LE FILS DE LA NUIT

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la PORTE-SAINT-MARTIN, le 11 juillet 1856.

Digitized by Google

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

338

2

LE

FILS DE LA NUIT

Drame en trois journées et un prologue

PAR

VICTOR SÉJOUR

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

Digitized by Google

A ALEXANDRE DUMAS

J'ai dédié la *Chute de Séjan*, à Jules Janin, mon ami, *Richard III*, à mon père, vous m'avez fait l'honneur d'accepter la dédicace du *Fils de la Nuit*, merci, mille fois merci.

Si l'œuvre est indigne de vous, la pensée qui me l'a inspirée ne vous est pas étrangère.

VICTOR SÉJOUR.

Digitized by Google

PERSONNAGES DU PROLOGUE

LE DUC DE SCYLLA	MM. FECHTER.
LE COMTE D'ORBANI	VERDELET.
BRAVADURA	VANNOY.
LE MARQUIS DE MONTÉFIORE	STEINER.
GIUSCA	BOUSQUET.
TOMASSO	BRÉMONT.
PETRUCCIO	VISSOT.
PREMIER PIRATE	MARCHAND.
DEUXIÈME PIRATE	ÉDOUARD.
PREMIER SOLDAT	TOUROUL.
DEUXIÈME SOLDAT	JULIEN.
JULIA FAVELLI	Mmes ÉMILIE GUYON.
GHÉBEL	MARIE LAURENT.

PERSONNAGES DU DRAME

BEN LEIL	MM. FECHTER.
DONATO	CHARLY.
BRAVADURA	VANNOY.
GUISCA	BOUSQUET.
MONTÉFIORE	STEINER.
LE VICE-ROI	DEPROVERS.
TOMASSO	BRÉMONT.
PREMIER PIRATE	MARCHAND.
DEUXIÈME PIRATE	ÉDOUARD.
TROISIÈME PIRATE	JULIEN.
UN MENDIANT	MERCIER.
UN HOMME DU PEUPLE	TOUROUL.
UN SICILIEN	DUCHATEAU.
UN LAZZARONE	MONET.
UN BOURGEOIS	HÉBERT.
JULIA FAVELLI	Mmes E. GUYON.
GHÉBEL	MARIE LAURENT.
MYRTHA	A. PAGE.
PHINGAR	DESHAYES.
FIAMMETTA	BILHAUT.
UNE BOHÉMIENNE	THÉRÉSA.
BEPPO	MARIN.

La scène se passe en Italie; le prologue en 1503, le drame en 1593.

Digitized by Google

LE FILS DE LA NUIT

PROLOGUE

Premier tableau. — La Mort de Scylla.

Les hauteurs du Pausilippe. — Au loin, Naples et le fort Saint-Elme; à gauche, une cabane ayant un rez-de-chaussée praticable et un premier étage où l'on arrive par une rampe extérieure; derrière cette cabane un sentier dans la montagne; au plan le plus éloigné de droite, des rochers dominant l'abîme. Une chapelle occupe le premier plan de ce côté. Elle doit être un peu surélevée et fermée d'une porte gothique praticable. Coucher de soleil, puis la nuit; clair de lune.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

GHÉBEL, PETRUCCIO.

(Ghébel est assise sur la première marche de la cabane, elle balance, en fredonnant, deux enfants dans un berceau. Arrive Petruccio.)

PETRUCCIO.

Eh! vite, Ghébel, vite!... on parle de forcer le passage de la grotte de Pausilippe... nous serions pris entre deux feux... les soldats du roi de Naples, d'un côté... et les révoltés, de l'autre, commandés par le duc de Scylla!

GHÉBEL, berçant les enfants.

Qu'ai-je à perdre, moi?..... Je suis la gardienne de la chapelle, je suis à mon poste, je reste.

PETRUCCIO.

A ton aise! (Revenant sur ses pas.) Tu as tort, Ghébel, tu as tort... Le roi Frédéric n'est pas bon tous les jours et le duc de Scylla est impitoyable pour quiconque ne pense pas comme lui. Laisse à Dieu et à saint Janvier la garde de la chapelle et suis-nous .. En temps de guerre, on prie moins qu'on ne blasphème, on va

plutôt au diable qu'à Dieu. (Montrant la coulisse.) Tu peux voir d'ici les fuyards... fais comme eux... emporte tes nourrissons et ce que tu as de plus précieux... viens, viens!

GHÉBEL.

Dieu me protégera aussi bien ici qu'ailleurs. (Les fuyards accourent tumultueusement, parmi eux deux soldats qui cherchent à les retenir.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LES FUYARDS, LES SOLDATS.

PREMIER FUYARD.

Par ici, par ici!... nous prendrons par le ravin, nous nous dirigerons droit sur Pouzzol!...

DEUXIÈME FUYARD.

Non, gagnons les prairies d'Aversa!

PETRUCCIO.

Cherchons un asile pour nous et nos troupeaux dans quelque îlot du golfe!

PREMIER SOLDAT, voulant les retenir.

Vous abandonnez la patrie?

DEUXIÈME SOLDAT, de même.

Vous abandonnez votre roi?

PETRUCCIO.

Nous avons nos enfants à nourrir! (Aux fuyards.) En route! (Ils s'éloignent.)

SCÈNE III.

LES DEUX SOLDATS, GHÉBEL.

PREMIER SOLDAT.

Allez, esclaves!

DEUXIÈME SOLDAT.

Allez, traîtres!

PREMIER SOLDAT, au second.

Tu vas mourir, toi, qui oses parler de roi quand la patrie brise ses fers!

Digitized by Google

DEUXIÈME SOLDAT.

Tu vas mourir, rebelle!

PREMIER SOLDAT.

Vive le duc de Scylla!

DEUXIÈME SOLDAT.

Vive Frédéric III, vive le roi de Naples! (Ils tirent leurs épées et vont pour se battre. — Ghébel, qui est resté jusqu'ici étrangère à la scène, se retourne.)

GHÉBEL.

Allez vous égorger plus loin... on ne se bat pas devant la sainte chapelle.

PREMIER SOLDAT.

Viens de ce côté... nous trouverons toujours six pieds de terre qui voudront bien de toi! (Ils s'éloignent.)

SCÈNE IV.

GHÉBEL, seule, toujours berçant.

Ils auraient fini par réveiller mes enfants... (Secouant la tête.) Mes enfants!... je n'en ai qu'un, Dieu merci! (Regardant le berceau.) Le voici!... le plus chétif et le plus triste des deux!... on dirait qu'il pressent déjà l'avenir qui l'attend... Ah! l'air est bien lourd! (D'une voix sombre.) Le beau malheur, après tout, quand une balle m'étendrait raide morte et qu'en tombant j'écraserais mon enfant au berceau..... ne serait-ce pas heureux pour lui?... méconnu et abandonné par son père, il n'aurait pas à le maudire... il n'aurait pas à me mépriser moi qui l'ai conçu dans la honte et le crime!... (Se penchant vers le berceau, avec attendrissement.) Piétro!... mon fils!... oh! ne grandis pas, enfant... reste toujours petit pour m'aimer... reste toujours faible pour ne pouvoir jamais te passer de moi... cher petit être!... ils t'ont réveillé!... Pourquoi me regardes-tu avec ces grands yeux inquiets?... Ah! ton compagnon de lit se réveille aussi... Eh bien! qu'est-ce monseigneur Donato?... vous me tendez avec impatience vos petites mains... vous êtes bien un Scylla, vous commandez déjà! (Les berçant.) Allons, dormez, en-

fants, dormez... la mort vous endormira aussi un jour, mais sans vous demander votre nom. (Elle les berce en fredonnant. — Bravadura est en scène depuis un moment; il est masqué, il s'avance avec précaution.)

SCÈNE V.

BRAVADURA, GHÉBEL.

BRAVADURA, à part, en regardant dans le berceau.

Je n'avais pas trop mal vu pour avoir regardé à travers les fentes de la porte.

GHÉBEL, relevant la tête.

Que voulez-vous?

BRAVADURA.

Moi?... j'admire ces deux enfants. Celui-ci surtout... il a un air étrange avec cette touffe de cheveux blancs mêlée à sa chevelure brune.

GHÉBEL.

Cet enfant est orphelin.

BRAVADURA.

Je ne dis pas le contraire... il ressemble aux Scylla... (Mouvement de Ghébel.) Vous devez les connaître, les Scylla..... les Scylla à l'aigrette d'argent... ainsi nommés, parce qu'ils ont une touffe de cheveux blancs qui leur ombrage le front?...

GHÉBEL.

Passez votre chemin.

BRAVADURA.

C'est bizarre, n'est-ce pas?... Cela leur vient d'un pacte qu'ils ont fait avec Satan. Je vous raconte là une des mille légendes de la Calabre.

GHÉBEL, se levant et essayant de lui enlever son masque.

Mais qui es-tu?

BRAVADURA, retenant sa main.

Un instant, ma belle!

GHÉBEL.

Un homme qui se cache?... alors le comte d'Orbani ne doit pas être loin!

BRAVADURA.

Pas plus loin que l'ombre n'est éloignée du corps.

GHÉBEL.

Ou le poignard de la main!

BRAVADURA.

Ne vous courroucez pas, ma lionne... le comte d'Orbani est un excellent père... Il vient pour embrasser son fils... votre cher et bien-aimé Piétro... où est le mal?

GHÉBEL, se plaçant entre lui et le berceau.

Va-t'en! (A part.) Embrasser son fils!... Dieu veuille qu'il en ait un jour le désir, je me ferai une joie de lui ravir ce bonheur!

BRAVADURA, à part.

Elle est belle, cette femme.

GHÉBEL, à part.

Il vient peut-être pour me l'enlever?... Ah! qu'il vienne!... cet homme ne m'aura pas appelée lionne pour rien!... (Elle prend le berceau et rentre dans la cabane. — Arrive d'Orbani.)

SCÈNE VI.

D'ORBANI, BRAVADURA, ET LES PÈLERINS.

BRAVADURA, à part.

Le comte!

D'ORBANI.

Eh bien?

BRAVADURA.

L'enfant de Scylla y est.

D'ORBANI.

Tu sais ce qu'il te reste à faire!... J'occuperai Ghébel, va. (Bravadura disparaît derrière la cabane. — D'Orbani fait un geste, deux pèlerins paraissent.)

SCÈNE VII.

D'ORBANI, LES PÈLERINS, puis GHÉBEL.

D'ORBANI, allant à la cabane et criant.

Hé! quelqu'un... quelqu'un!

GHÉBEL, paraissant sur le seuil.

Qu'y a-t-il ?

D'ORBANI, jouant l'étonnement.

Toi, Ghébel?...

GHÉBEL.

Non, la gardienne de la chapelle, la mendiante qui vit de l'aumône des pèlerins et qui bénit Dieu de ne plus manger de ton pain, comte d'Orbani.

D'ORBANI.

Tu es cruelle.

GHÉBEL.

Que me veux-tu?

D'ORBANI.

Voici d'illustres et pieux visiteurs qui sont impatients de faire leur dévotion... donne leur la clé du sanctuaire... Tu seras du moins bien payée cette fois.

GHÉBEL, descendant et remettant la clé aux pèlerins.

La voici. (Les pèlerins entrent dans la chapelle.)

SCÈNE XIII.

GHÉBEL, D'ORBANI.

GHÉBEL.

On parle d'attaquer le Pausilippe et tu te hasardes de ces côtés?

D'ORBANI.

Tu es amère. Tu oublies que je suis ton meilleur ami.

GHÉBEL.

On n'est jamais l'ami de la femme qu'on a abandonnée.

D'ORBANI.

Ghébel, je te jure...

GHÉBEL.

Ah! je ne vous demande rien... pas même vos protestations de pitié... Je n'ai pour vous ni colère ni haine... Je n'ai que du mépris! (Elle se dirige vers sa cabane.)

D'ORBANI, la retenant.

Ghébel!

GHÉBEL.

Vous voulez savoir ce que je pense de vous, à ce qu'il pa-

Digitized by Google

raît. Je vais vous le dire. Comte d'Orbani, vous êtes sans doute ici pour une œuvre infâme... trop d'épées brillent au soleil pour qu'il n'y ait pas des poignards dans l'ombre... Voyons, qui cherchez-vous?... Quel homme ou quelle femme devez-vous frapper?..l'homme dans sa fortune et sa vie... la femme dans son honneur... voyons, parlez?

D'ORBANI.

Je suis le serviteur du roi, je veille à ce que les traîtres soient punis.

GHÉBEL.

Des traîtres?.. Et tu viens les chercher dans cette chapelle?..

D'ORBANI, l'observant.

Je cherche Scylla. (Mouvement de Ghébel, pause.)

D'ORBANI.

A quelle heure l'attends-tu ?

GHÉBEL.

Je n'attends personne.

D'ORBANI.

Personne?... J'aime à t'entendre... ta voix vibre comme de l'acier à mon oreille. Tu es encore irritée de mon abandon?... Mais où nous auraient conduits des amours fidèles?... je suis ambitieux, et tu ne pouvais rien pour ma fortune... tu as de l'orgueil, de la beauté, et je suis de ceux qui ne comprennent que la puissance. Notre amour était une faiblesse, notre alliance peut être une force. Veux-tu suivre ma route, veux-tu grandir avec moi?... Je te connais... je connais ton cœur... cœur inquiet, jaloux, travaillé de rêves tumultueux, brûlant de colère et d'envie. Voilà ce que tu es. Tu sais ce que je suis. Nous n'en serons que plus forts sans amour.

GHÉBEL.

Quel est votre but ?

D'ORBANI.

J'en ai un depuis deux heures.

GHÉBEL.

Quel est-il?

D'ORBANI.

J'ai résolu de me marier.

GHÉBEL.

Vous le pouvez, vous êtes libre.

D'ORBANI.

Ce mariage doit assurer surtout l'avenir de notre enfant.

GHÉBEL, avec amertume.

Notre enfant?... notre enfant?... Tenez d'Orbani, vous ne vous êtes sans doute souvenu du fils que parce que vous allez demander une infamie à sa mère.

D'ORBANI.

Vous avez une bien mauvaise opinion de moi.

GHÉBEL.

J'aimerais mieux creuser ma fosse de mes ongles que de me prêter en rien à votre ambition, je vous en préviens.

D'ORBANI.

Je ne crois plus aux obstacles. Je vois de loin, j'entends de loin.

GHÉBEL, raillant.

Tu es un aigle.

D'ORBANI.

Non... On voit mal quand on est trop près du soleil.

GHÉBEL.

Tu as raison... rampe comme le serpent, c'est ta nature!

D'ORBANI, avec colère.

Ramper?.. (Se contenant.) Soit Mais je rampe de façon à ce qu'on ne me mette pas le talon sur la tête. C'est ce que j'ai fait voilà un an... la nuit du 11 juillet surtout..... la nuit où tu devins mère.

GHÉBEL.

Tu oses parler de cette nuit terrible?...

D'ORBANI.

Un homme entra furtivement dans ta cabane...

GHÉBEL.

Où étais-tu?

D'ORBANI, continuant.

Cet homme mystérieux te dit: Ta mère est née dans mes

domaines, elle fut la servante fidèle de mon père, veux-tu me servir à ton tour ?

GHÉBEL.

Tu as entendu cela ?

D'ORBANI.

L'inconnu entr'ouvrit son manteau où il tenait caché un enfant nouveau-né... il te demanda de le nourrir avec le tien.

GHÉBEL.

Tu as vu cela ?

D'ORBANI.

L'étranger disparut; il devait revenir; il va venir, il vient.

GHÉBEL, à part.

Oh !

D'ORBANI.

Il sera ici dans deux heures, accompagné de sa maîtresse dont il veut faire sa femme, et qu'il doit épouser dans cette chapelle. Tu as reçu un message ce matin, tu les attends.

GHÉBEL.

Encore une fois, tu mens.

D'ORBANI.

L'homme se nomme Scylla... Scylla le proscrit... Sa tête est mise à prix, on peut sans crainte le tuer au coin d'une rue, qu'en dis-tu ?

GHÉBEL, à part.

Le misérable !

D'ORBANI.

Quant à la femme, c'est autre chose. Elle est belle, riche, recherchée... brune comme une nuit d'automne, grande et forte comme les filles de la Calabre... Elle se nomme Julia Favelli.

GHÉBEL.

Que m'importe.

D'ORBANI.

La fille du grand chancelier, l'un des partisans fanatiques de Ferdinand V.

GHÉBEL, montrant la chapelle.

Je commence à comprendre pourquoi ces hommes sont là.

D'ORBANI.

Tant mieux, tu m'éviteras la peine de te le dire. (La retenant.) J'achève. Julia s'est enfuie cette nuit en laissant pour adieu à son père la révélation de sa honte.

GHÉBEL.

L'imprudente!

D'ORBANI.

Les femmes sont ainsi : fausses quand elles parlent, trop franches quand elles écrivent. J'étais près de Favelli quand il lut la lettre. Il garda d'abord le silence... puis, il me la tendit en s'écriant : Je donne en dot deux cent mille ducats à Julia Favelli; si la dot et la fille te conviennent, apporte-moi la tête de Scylla, elles sont à toi... L'offre me convenait, je l'ai acceptée, et me voilà.

GHÉBEL.

Insensé qui crois que Scylla se laissera écraser comme une taupe dans un champ!

D'ORBANI.

Qu'il soit tué comme un lion, la façon n'y fait rien.

GHÉBEL.

Ainsi le gentilhomme, le chevalier, le comte d'Orbani ne rougira pas de conduire à l'autel une vierge escortée de son nourrisson?

D'ORBANI.

Les d'Orbani ont toujours haï les Scylla. Ils ne consentiraient jamais à voir grandir près d'eux, sous leurs yeux, dans leur maison, quelqu'un de cette race. (Pause.) Ghébel !... veux-tu que notre enfant... notre enfant, entends-tu bien?... veux-tu que notre enfant soit un jour plus riche à lui seul que toute la noblesse de Naples... qu'il réunisse sur sa tête la double couronne des Favelli et des d'Orbani... qu'il soit l'égal des princes, l'égal des plus grands, et que de la Calabre jusqu'à la terre d'Otrante, il puisse marcher quatre grands jours sans quitter ses domaines ?

GHÉBEL, vivement en lui prenant la main.

Tu ferais cela d'Orbani... tu le ferais, pour notre fils ?...

Ah! tout mon sang, goutte à goutte, jusqu'à la dernière, ah! prends-le, d'Orbani, prends pour que cela soit, prends, prends!

D'ORBANI.

Ton ambition rugit à son tour, c'est bien. (Baissant la voix.) Julia ne connaît pas son fils.

GHÉBEL.

Eh bien?

D'ORBANI.

A la place de Donato, tu lui présenteras Piétro, voilà tout.

GHÉBEL, reculant.

Ah!

D'ORBANI.

Rassure-toi, elle l'aimera comme son enfant.

GHÉBEL, à part.

Infamie!

D'ORBANI.

Tu seras sa nourrice. Tu n'hésiterais pas à donner ta vie pour prolonger la sienne, sache dissimuler et mentir pour aider à sa grandeur. Toi, sa mère, tu n'en ferais qu'un pâtre, un mendiant, un bandit qui te maudirait un jour; toi sa nourrice, tu en fais plus qu'un gentilhomme, tu en fais un prince puissant!

GHÉBEL

Pas un mot de plus, je refuse!

D'ORBANI.

Tu as parlé sans avoir réfléchi.

GHÉBEL.

Jamais! Jamais!

D'ORBANI.

Cela sera pourtant.

GHÉBEL.

Tu veux me séparer de mon enfant, prends garde!

D'ORBANI, faisant un mouvement.

Cela sera!

GHÉBEL.

Tu ne sais pas ce que c'est qu'une mère... (Elle se met devant la porte.) Viens me le prendre, si tu l'oses! (Bravadura reparaît dans le fond, cachant l'enfant sous son manteau; il se cache derrière un arbre.)

D'ORBANI, à part.

Bravadura! (A Ghébel, avec calme.) J'avais prévu ton refus.

GHÉBEL.

Tu me tueras sur le seuil de cette porte!

D'ORBANI.

Tu veux que je te contraigne à être ma complice, soit.

GHÉBEL.

Je ne te crains pas!

D'ORBANI.

Va consulter le berceau, tu me répondras après.

GHÉBEL, se précipitant dans la cabane.

Ah!

BRAVADURA, à d'Orbani.

Qu'en ferais-je?

D'ORBANI.

Ce que tu voudras! (Bravadura disparaît.)

D'ORBANI.

Allons, c'est encore moins facile que je n'aurais cru.

GHÉBEL, accourant.

Enlevé! disparu! volé! (A d'Orbani.) Où est-il? où est Donato? qu'en as-tu fait?

D'ORBANI.

Tu demanderas cela à l'espèce de bandit qui t'a parlé tout à l'heure.

GHÉBEL.

Mais c'est infâme!

D'ORBANI.

La moitié de la besogne est faite, le reste te regarde.

GHÉBEL.

Je crierai vos infamies à tous les coins de rue!

D'ORBANI.

Je dirai que tu es ma complice.

GHÉBEL.

On ne te croira pas!

D'ORBANI.

Essaie.

GHÉBEL.

Après m'avoir faite la victime de tes vices, tu veux que je devienne la complice de tes crimes:

D'ORBANI.

Ma complice?... dis plutôt l'associée de ma fortune.

GHÉBEL.

Tu me pousses aujourd'hui, demain c'est moi peut-être qui t'entraînerai, prends garde!

D'ORBANI, souriant.

J'obéirai.

GHÉBEL.

Tout pour mon fils!... Le ciel pour lui, l'enfer pour moi, voici ma main!

D'ORBANI.

Tu t'es fait prier. Écoute! (Il va regarder.) C'est Julia!.. (A Ghébel.) Je compte sur toi!

GHÉBEL, résolument.

Comptez-y. (Il entre dans la chapelle. Arrivent Julia accompagnée de Tomasso.)

JULIA, bas, à Tomasso.

Le duc de Scylla me rejoindra ici avec le marquis de Montéfiore. Allez avertir nos amis. (Tomasso s'éloigne.)

SCÈNE IX.

GHÉBEL, JULIA FAVELLI.

JULIA, allant à Ghébel.

Vous devez être la femme que je cherche... vous vous nommez Ghébel?

GHÉBEL.

Oui, Madame.

JULIA.

Je suis Julia Favelli. Ah! soyez bénie, vous qui l'avez nourri

de votre lait!... où est-il? où est mon fils, Ghébel?... (s'arrêtant.) Non, tout à l'heure... j'ai peur de mourir en l'embrassant!... Il doit ressembler à son père, n'est-ce pas?...

GHÉBEL.

Madame...

JULIA.

Oh! oui, cela doit être, je l'aime tant!... mon fils!... je suis folle, la joie me tue! .. Tu dois comprendre cela, car toi aussi, tu es mère... tu me montreras ton enfant!

GHÉBEL, tressaillant.

Mon enfant!

JULIA.

Sans doute... je l'aime déjà... n'est-il pas le frère de lait de mon Donato?... comment s'appelle-t-il?... c'est bien un garçon, n'est-ce pas?... viens, je les embrasserai tous les deux à la fois!

GHÉBEL, brusquement.

Un seul est là!

JULIA.

Grand Dieu, mon fils est mort!

GHÉBEL.

Non!

JULIA, lui prenant la main.

Ah! malheureuse!

GHÉBEL.

Je n'ai plus d'enfant.

JULIA.

Pauvre mère, et moi qui te parlais de lui!... j'aurais dû le deviner à ta pâleur!... Nous le pleurerons ensemble.. tu ne quitteras plus Donato, qui est ton fils aussi!

GHÉBEL.

Madame...

JULIA.

Je te le laisserai... il s'endormira et s'éveillera dans tes bras, et ses caresses te consoleront de l'ange que tu as perdu!

GHÉBEL, à part.

Ah!

JULIA.

Il t'aimera bien, tu verras!... tu seras sa mère aussi, n'est-ce pas?...

GHÉBEL, vivement.

Oh! oui, oui, sa mère!

JULIA.

Il sera à nous deux!... viens l'embrasser!

(Plusieurs seigneurs arrivent par la gauche, parmi eux Scylla et Montefiore. Tomasso vient du côté opposé, suivi de gentilshommes armés.)

TOMASSO, aux seigneurs.

Messieurs, voici Monseigneur.

SCÈNE X.

LES MÊMES, SCYLLA, MONTÉFIORE, SEIGNEURS.

SCYLLA.

Je vous présente, Messieurs, Julia Favelli, qui sera avant une heure duchesse de Scylla... je vous présente ma femme. (On la salue.)

MONTÉFIORE, la saluant.

Nous savons l'intérêt que vous prenez au succès de nos armes, Madame... les hommes triomphent quand les femmes espèrent; ils sont forts quand elles les encouragent dans leur force. Merci donc, Madame, merci.

JULIA, bas à Scylla.

J'avais le pressentiment que vous alliez paraître, Monseigneur, et que nous embrasserions ensemble notre fils.

SCYLLA, avec douceur.

Ma présence est encore nécessaire ici... Va, je te rejoins. (Il la conduit jusqu'à la cabane; elle entre; Ghébel la suit.)

SCÈNE XI.

SCYLLA, MONTÉFIORE, TOMASSO, LES SEIGNEURS.

SCYLLA.

J'ai parcouru les provinces. La déchéance prononcée par le

pape contre Frédéric d'Aragon a doublé l'ardeur de nos amis et paralysé l'armée royale. Les désertions commencent, le peuple s'agite, les églises seront fermées demain. Vous le voyez, aucun moment ne peut mieux assurer le succès de notre entreprise. Avant un mois, d'ailleurs, Frédéric d'Aragon serait renversé par les armées réunies de France et d'Espagne, et nous ne ferions que changer de maître. Prenons les devants. Soulevons Naples et la Sicile. Ce ne sera plus un peuple d'esclaves qu'auront à combattre Gonzalve de Cordoue et le général français, mais un peuple libre, se battant pour son indépendance et mourant pour sa liberté. On ne tue pas un peuple entier : il succombe dans une province, il se relève dans l'autre; son agonie même est terrible. Voilà pourquoi je vous dis : Faisons Naples libre pour pouvoir mieux lutter contre l'étranger!

MONTÉFIORE.

Les troupes de Palerme nous manqueront. Montécorvino, leur chef, demande, pour marcher, que le Château-Neuf soit entre nos mains.

SCYLLA.

C'est trop juste, l'artillerie du château les foudroierait jusqu'au dernier.

MONTÉFIORE.

Ils sont dix mille, et dix mille hommes de moins...

SCYLLA, l'interrompant.

Le Château-Neuf sera cette nuit en notre pouvoir... J'ai des hommes dévoués dans la place... mieux que cela, un auxiliaire terrible, la famine!

TOUS.

La famine!

SCYLLA.

Soldats sans pain, hommes vaincus. J'ai fait distribuer de l'argent aux plus affamés qui iront s'approvisionner aux marchés environnants. Pendant ce temps, une double attaque s'effectue : à l'intérieur, les postes sont changés, la révolte éclate... au dehors, Mascara et sa bande marchent sur la porte

San-Carlo-de-Mortello, s'emparent des hauteurs, enveloppent la forteresse... Alors... vous voyez ce mont?... Eh bien! l'entreprise réussissant, une colonne de feu s'élancera de là... nous nous levons à notre tour... Montécorvino met ses hommes en mouvement... Naples se soulève... les partisans de Frédéric sont pris dans une forêt d'épées et un réseau de feu.. et, Dieu aidant, la clameur libératrice criera au ciel et à la terre: Naples est libre!

TOUS.

Vive Scylla!

MONTÉFIORE.

Cette heure a été lente à sonner!.. mais Montécorvino est au delà du Pausilippe, comment l'avertir du succès?..

SCYLLA.

Par le bruit de l'attaque que vous dirigerez immédiatement sur le village d'Aversa. Retournez donc à votre poste. Six cents des nôtres vous attendent, six cents des meilleurs, couchés dans les roseaux, le poignard aux dents, l'escopette au poing!... (Les retenant.) La victoire n'est possible que par nos efforts réunis et dans la promptitude de nos mouvements, ne l'oubliez pas!

MONTÉFIORE.

De l'endroit où nous serons cachés, nous ne verrons pas le signal.

SCYLLA, après avoir réfléchi.

Couchés contre terre, vous prêterez l'oreille: dès que la flamme paraîtra, trois coups de cette arme... (Il prend une escopette.) ébranleront la montagne... Levez-vous, je ne tarderai pas à vous rejoindre.

MONTÉFIORE, lui serrant les mains.

Dieu veille sur toi!

SCYLLA.

Que Dieu veille sur Naples... un pays qui tombe ne se relève plus, un homme qui meurt, dix autres le remplacent... Vive Naples!..

TOUS.

Vive Naples! (Depuis un moment Julia est en scène.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, JULIA.

JULIA, levant les mains au ciel.

Vive Naples, mon Dieu, mais ne faites pas mon fils orphelin!

SCYLLA, se retournant.

Julia?

JULIA.

Les femmes finiront par apprendre à mourir, en attendant, elles prient.

SCYLLA.

Amis, inclinons-nous, la duchesse de Scylla veut bénir nos épées. (Tous tirent leurs épées.)

JULIA, au milieu d'eux.

J'envisagerai d'un œil ferme les périls que vous allez braver. Scylla est digne de commander même à des héros comme vous. Ce que j'aime en Scylla, ce sont les mille blessures de Naples, c'est l'âme de la patrie persécutée qui saigne et s'agite en lui. Suivez donc son drapeau! luttez!... Naples libre ou le dernier Napolitain enseveli dans sa défaite!

TOUS.

Oui! oui!

JULIA, étendant les mains.

Maintenant que l'Éternel fasse descendre la victoire sur vous par ma voix et bénisse vos armes par mes mains! Allez! allez!

SCYLLA, à ses amis.

Le signal ne se fera pas attendre, hâtez-vous!

MONTÉFIORE.

Trois coups de feu?

SCYLLA, les reconduisant.

Trois coups. Je me charge de ce soin. (Ils s'éloignent, excepté Tomasso.)

TOMASSO, à Scylla.

Je veillerai à l'entrée du ravin pour que vous ne soyez pas surpris.

SCYLLA.

C'est cela, mon fidèle Tomasso.

TOMASSO.

J'ai peine à vous quitter, maître, vous pouvez être à chaque instant reconnu. . surtout à cette touffe blanche qui ne révèlera que trop et votre race et votre nom.

SCYLLA.

Elle dira que je suis l'aîné des Scylla... C'est un assez beau titre, vive Dieu! pour qu'on soit fier de le montrer.

JULIA.

Tomasso a raison, mon ami, entrons chez Ghébel.

SCYLLA, à Tomasso.

Tu me rejoindras ici au second coup de feu, nous partirons ensemble. (Tomasso s'éloigne; en ce moment Ghébel paraît sur le seuil de la cabane.)

SCÈNE XIII.

SCYLLA, JULIA, GHÉBEL.

SCYLLA, prenant la main à Julia.

O ma belle Julia! nous sommes seuls enfin! je peux te donner toute mon âme dans un regard!

JULIA.

Scylla!

GHÉBEL, à part.

Comme elle est aimée, elle!

SCYLLA, à Julia.

Je suis tout à toi, tout à mon fils! (A Ghébel absorbée.) La chapelle est-elle prête, Ghébel?.. Ghébel!..

GHÉBEL, sortant brusquement de sa rêverie.

Monseigneur?

SCYLLA.

Mais à quoi diable penses-tu ?

JULIA, bas à Scylla.

Ne la gronde pas, mon ami .. elle pensait sans doute au fils qu'elle a perdu.

Digitized by Google

SCYLLA, avec intérêt.

Ah! (A Ghébel.) La chapelle est-elle prête, mon enfant?

GHÉBEL.

Elle est prête.

SCYLLA.

J'ai demandé l'aumônier du couvent de San-Stephano.

GHÉBEL.

Il va venir.

SCYLLA.

Je sais que vous vivez des aumônes des pénitents de la montagne... (Lui donnant sa bourse.) Voici la mienne... et celle de Julia... car nous sommes, elle et moi, des pénitents d'amour qui allons demander à Dieu d'éterniser la flamme de nos cœurs, la jeunesse de nos âmes!

GHÉBEL, prenant la bourse.

Merci, Monseigneur. (A part.) Non, rien pour moi, rien! (Elle jette la bourse.)

SCYLLA.

Venez, Julia, venez!

GHÉBEL, à part.

La fatalité le veut. (Elle disparaît emportant l'escopette; Scylla, pendant ce temps, se dirige avec Julia vers la chapelle; d'Orbani et deux hommes armés paraissent sur le seuil.)

JULIA, reculant.

Ah!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, D'ORBANI, DEUX HOMMES ARMÉS.

SCYLLA.

Terre et cieux! mon escopette!... disparue! (Les hommes le mettent en joue.)

D'ORBANI.

Un pas, un geste, un cri, et vous êtes mort!

JULIA, se jetant au-devant de Scylla.

Ah!

SCYLLA, la repoussant.

Laisse-moi!

JULIA.

Ils te tueront!.. ils te tueront, Scylla!.. et tu dois vivre, ne fût-ce qu'un moment, ne fût-ce que pour donner le signal que tes amis attendent!.. tiens, voici la colonne de feu qui éclaire le sommet du mont!

SCYLLA.

Mon Dieu! (Il s'élance sur le rocher du fond et regarde.) Oui, c'est bien cela.

D'ORBANI, à Scylla.

Tu peux choisir ta mort, Scylla... Derrière, trois cents pieds de précipice, devant, des ennemis implacables et résolus.

JULIA, à D'Orbani.

Ah! grâce! grâce!

SCYLLA, désespéré, à lui-même.

Oui, c'est bien la colonne de feu!.. et les autres qui attendent!..

D'ORBANI, à Julia en lui montrant un écrit déplié.

Reconnaissez-vous cette signature?

JULIA.

Celle de mon père!

D'ORBANI, à Julia.

Il donne son consentement à mon mariage avec Julia, sa fille.

JULIA, prenant le papier.

Votre femme? moi? (Le lui rendant.) Jamais!

SCYLLA, de même.

Trois coups de feu!.. mais comment?.. mais par qui?.. pas une arme!.. mon Dieu! foudroyez-moi par trois fois, et je vous bénirai!

D'ORBANI, à Julia.

Veux-tu être ma femme, il vivra?

JULIA.

Il ne vivrait pas au prix d'une lâcheté!

D'ORBANI

Le veux-tu?

JULIA.

Je mourrai avec lui... non!

D'ORBANI, à l'un des hommes.

Feu! Piétro.

SCYLLA.

Dieu m'a entendu! (A Piétro.) Feu! (Piétro tire, Scylla chancèle et se retient au rocher.)

JULIA.

Ah!

SCYLLA, se redressant.

Un!

D'ORBANI, retenant Julia, qui veut s'élancer vers Scylla.

Ne crains rien, on s'est souvenu de mes ordres, il n'est que blessé.

JULIA, reculant.

Horreur! horreur!

D'ORBANI.

Vous pouvez encore le sauver, le voulez-vous?

JULIA, perdant la tête.

Oui! oui!

SCYLLA, se redressant.

Tu me trahis, Julia!

JULIA.

Je ne peux pourtant pas te voir égorger sous mes yeux.

SCYLLA.

Tu trahis Naples!

JULIA.

Mon Dieu!

SCYLLA.

Naples est notre mère... Sauve ta mère, femme, fut-ce au prix du sang de ton amant!

D'ORBANI, à Julia.

Le prêtre attend... me suis-tu?

JULIA.

Non!

D'ORBANI, à l'homme.

Feu!

SCYLLA, à l'homme.

Feu! (L'homme tire, Scylla tombe du rocher.)

JULIA, se précipitant vers lui.

Il est mort! (Le relevant.) Scylla! Scylla!

SCYLLA, appuyé sur elle.

Deux!

JULIA.

Ah! pardonne-moi... mais nous mourrons ensemble... mais ils me tueront sur ton cœur, maintenant!

D'ORBANI, prenant une escopette.

Je me suis réservé sa mort, Julia!

JULIA, enlaçant Scylla dans ses bras.

L'un et l'autre alors, l'un et l'autre!

D'ORBANI, armant son escopette. A Julia.

Obéiras-tu à ton père?

JULIA.

Non!

SCYLLA.

Bien, femme, bien!

D'ORBANI.

Non

JULIA.

Non!

D'ORBANI, les mettant en joue.

Au cœur, alors, au cœur!

TOMASSO, accourant et tuant d'Orbani d'un coup d'escopette.

Oui, au cœur, misérable!

D'ORBANI, tombant.

Damnation!

SCYLLA, serrant la main à Tomasso.

Trois!... Je peux mourir maintenant! (Il s'affaise.)

JULIA, se mettant à ses pieds.

Malheur! malheur!

TOMASSO, courant à Scylla.

Mon maître! mon pauvre maître!

SCYLLA, à Julie.

Tu vivras pour notre fils... Un dernier baiser, Julia!... (Lui remettant des papiers.) Voici son héritage... A toi et à lui ma dernière pensée! (Se retournant vers le fond.) A toi mon dernier vœu,

BRAVADURA.

Un corbeau, c'est dur! (Au pirate qui le jette dans la marmite.) Avec les plumes!

LE PIRATE.

Le bouillon sera meilleur!

CUISCA.

Plains-toi donc... nous n'avons qu'à radouber au plus vite le brick si nous ne voulons pas être forcés de tirer au sort pour avoir des côtelettes. Quel désastre hier soir! quelle tempête!

BRAVADURA.

Il croit, cet animal-là, que la vie est un parterre d'orangers et de roses. (On rit.)

GUISCA.

Notre brick est en morceaux, notre capitaine est mort, et vous riez?

BRAVADURA.

Allons, ajoute tout de suite: Ci-gît le capitaine du *Vautour*, bon fils, bon frère, bon mari! (Riant.) Il a battu sa mère et vendu sa femme avant d'avoir été des nôtres...Tenez, voilà sa chanson favorite... la fille jaune!

UN PIRATE, l'interrompant.

Pas de chanson! raconte-nous ton histoire... tu ne l'échapperas pas... nous n'avons qu'une parole entre nous.

BRAVADURA.

Elle vous fera bâiller... Tenez, Guisca commence déjà.

GUISCA.

Passe-moi une croûte. (Bravadura lui coupe un énorme morceau de pain.) Je ne bâillerai pas ainsi. (Il mange.)

BRAVADURA.

Vous allez vous ennuyer comme à la pluie...

GUISCA, la bouche pleine.

Bah! il y a bien une petite fusillade par-ci par-là?

BRAVADURA.

Non.

GUISCA, mangeant.

Alors c'est une histoire d'amour?

BRAVADURA.

Pas même cela.

GUISCA.

Diable!

BRAVADURA.

Je me suis toujours demandé si une bonne action valait mieux qu'une mauvaise.

GUISCA.

Toutes les actions sont bonnes quand elles ne nuisent pas à ceux qui les font.

BRAVADURA.

J'ai donc fait une bonne action?

GUISCA, se levant.

Quand cela?

BRAVADURA.

Voilà trois jours.

GUISCA.

A Naples?

BRAVADURA.

A Naples. J'avais le nez en l'air lorsque le comte d'Orbani ..

GUISCA.

Le comte d'Orbani? mais il a été tué!

BRAVADURA.

Oui.

GUISCA.

Et le duc de Scylla aussi?

BRAVADURA.

Oui.

GUISCA.

Et Naples est au pouvoir des Français?

BRAVADURA.

De quoi te mêles-tu donc, est-ce que ça te regarde?...

GUISCA, mangeant.

C'est vrai, je suis stupide de m'occuper de ces choses-là! continue.

BRAVADURA.

Le comte d'Orbani m'aborda : « — Écoute, bandit... » c'est

un petit nom d'amitié qu'il me donne. « Veux-tu gagner cent écus d'or, me dit-il? » Aucun homme n'a le droit de loucher devant cent écus d'or. — « Oui, répondis-je, en portant la main à mon couteau. » C'est mon geste habituel, vous savez. — « C'est un enfant à enlever, ajouta-t-il. » — « Je suis votre homme. » — « Nous voilà partis. » Arrivés au Pausilippe, il me montra une petite cabane, dont la fenêtre était entr'ouverte sur un ravin .. Je m'y glissai et pris l'enfant!

GUISCA.

Ah! ah!

BRAVADURA, continuant.

J'en ferai un gueux, me disais-je en m'enfuyant, un forban, un pirate, n'importe quoi, excepté un homme des villes.

GUISCA.

Nous savons ta vieille haine contre les citadins.

BRAVADURA.

Je me jette dans la montagne, puis dans le bois, pour n'être pas enrôlé par les insurgés. Le marmot me gênait, attaché qu'il était entre mes épaules, à la façon des sauvages. Je fus vingt fois tenté de le laisser sur la route. Mais ma conscience bavardait comme une pie : « Que t'a fait cet enfant, me demandait-elle... pourquoi l'abandonner ou en faire un bandit... mieux vaut l'affranchir tout de suite de la vie?... Je pris le petit par les pieds, et j'allais lui casser la tête contre un roc, lorsque ses petits bras s'enlacèrent autour de mon cou et que ses petites lèvres se posèrent sur ma joue.

GUISCA.

Voyez-vous ça, il avait compris, le gaillard.

BRAVADURA.

Je suis resté tout bête. Quelque chose avait remué en moi. J'avais une fibre qui n'avait jamais bougé et sur laquelle le petit drôle avait mis le doigt.

GUISCA.

Il faut toujours se défier des enfants et des femmes.

BRAVADURA.

Je le regardai... il me sourit. Bon! bon! lui dis-je, tu veux vivre, tu vivras... La nuit avançait... l'enfant ne demandait pas mieux que de dormir... je le mis dans mon manteau, que j'attachai en forme de hamac à un vieux chêne.

GUISCA.

Parfait!

BRAVADURA.

Je m'étendis au pied de l'arbre. — La nuit était fraîche... mon manteau me manquait. — Je ne me fais pas meilleur que je suis. — Au jour, j'aperçus un énorme tronc d'arbre, à moitié creusé par la pluie. — Bien, me suis-je dit, avec un ou deux coups de couteau, voilà un berceau tout trouvé... et j'aurai mon manteau. Le berceau fait, j'y fourrai de la mousse et le petit par-dessus. Il ne bougea plus, le gueux, il dormit comme un oiseau dans son nid.

GUISCA, ému.

Tu as de bonnes idées parfois.

BRAVADURA.

Trois jours après je sortis du bois. La solitude avait changé mes idées. Je n'ai jamais été baptisé, pensais-je, et toute ma vie de brigandages et d'impiétés résulte peut-être de là. Je courus vers une source... Cette idée m'était venue comme un éclair... Je mis un pied dans la source... J'avais vu ça dans une image représentant saint Jean-Baptiste au Jourdain... Je pris de l'eau et baptisai l'enfant.

GUISCA, ému.

C'est bien, c'est bien!

BRAVADURA.

Il poussa un cri à fendre un roc... L'eau était froide, c'est vrai, et je lui en avais versé dans le dos... Mais l'intention y était, et Dieu la voyait! — Enfin j'avisai un brick espagnol : trois cents tonneaux, un équipage charmant, priant à l'Angelus avec les passagers... tous chrétiens et d'honnêtes commerçants.

Digitized by Google

GUISCA, très-ému.

Je te devine.

BRAVADURA.

Un enfant qui vous arrive pendant que l'Angelus sonne, me suis-je dit, est un enfant envoyé par Dieu. Donc je me glissai derrière le brick, mis le berceau dans la patache du bord, puis... il était sauvé! — Une grosse larme roula sur ma joue!... Ah! je l'aurais bien aimé ce gamin-là!

GUISCA.

Je te crois... seulement moi, je l'aurais gardé.

BRAVADURA.

Vrai!

GUISCA.

Eh! sans doute... Ça se vend si bien, les enfants, sur le marché de Tunis.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN PIRATE.

UNE VOIX, au loin.

Holà! hé!

BRAVADURA.

Aborde!

LE PIRATE, paraissant.

On demande les hauts-bans et les enfléchures.

BRAVADURA.

Prends.

GUISCA, à part, montant sur le rocher.

Le brick sera bientôt prêt, qui en prendra le commandement?

BRAVADURA.

La voile du hunier est-elle rapiécée?

UN PIRATE.

Oui.

BRAVADURA.

Allons, à la besogne... emportez la voile du hunier... n'oubliez pas le banc de quart et le haut bout du mât de misaine.

(Ils emportent les objets désignés. — Coups de canon. Mouvement général.)

Digitized by Google

GUISCA, au haut d'un rocher.

Bon, le canon de détresse. (A Bravadura.) Eh! Dites donc, maître, un brick qui court vent arrière sur les brisants. Ils sont donc fous sur ce bâtiment!

BRAVADURA.

Quel pavillon?

GUISCA.

Espagnol... ça n'ira pas longtemps ainsi.

BRAVADURA.

Bâtiment de guerre?

GUISCA.

Navire marchand... trois cents tonneaux, à peu près.

BRAVADURA.

Trois cents tonneaux!... (Il monte sur le rocher. — Coups de canon.)

GUISCA, redescendant.

Bah! le malheur des autres console toujours un peu.

BRAVADURA, regardant avec la lunette de nuit.

Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé, c'est le brick de l'enfant!

GUISCA.

Il n'a pas de chance, ce petit... avec une ou deux bordées de cette encâblure, ils pourront se vanter d'avoir plus d'eau que de pain.

BRAVADURA, poussant un cri.

Ah!

GUISCA.

Quoi?

BRAVADURA.

Sombré!... C'était bien la peine de m'être éreinté pour lui. J'aurais mieux fait de le garder.

GUISCA.

Les enfants, ça crie, il nous aurait empêchés de dormir. (Les pirates reviennent. — Nuit graduée.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LES PIRATES.

PREMIER PIRATE.

Nom d'un mille bombes, arrivez donc! (A Guisca et à Brava-

dura.) Et vous?.. (A Guisca.) Et toi surtout que fais-tu là?.. Les bras manquent, allons, à la besogne...

GUISCA.

A qui parles-tu donc?

PREMIER PIRATE.

A toi!... quand le brick sera prêt, il faudra un capitaine et comme je suis le plus ancien...

GUISCA.

Tu commandes déjà?... (Aux autres.) Entendez-vous ça vous autres... (Tout le monde accourt.) Par le ciel! j'aime mieux recevoir trois fois la cale sèche que d'obéir à ce marsouin-là! (Bruit de voix.)

PREMIER PIRATE.

Le premier qui donne l'exemple de la rébellion, je l'envoie la tête la première se promener dans ces rochers. (Ils se disputent.)

BRAVADURA, regardant la mer.

Que vois-je? (Regardant avec attention.) Serait-ce possible?... (Il court vers le fond sur le rocher pour s'assurer de ce qu'il a vu, pendant ce temps une vive altercation s'est engagée entre Guisca et les pirates.)

PREMIER PIRATE.

D'abord, j'ai vingt ans de service, moi, c'est à moi qu'il appartient, le commandement.

GUISCA.

J'ai donné la chasse à plus de corvettes, j'ai coulé plus de navires, j'ai tué plus d'hommes que tu n'as de cheveux sur la tête...

DEUXIÈME PIRATE.

Eh bien!... et moi?...

GUISCA, le repoussant.

Fi, fi! un capitaine grêlé!

PREMIER PIRATE, tirant son couteau.

Mille sabords!... C'est celui qui aura la peau la plus dure qui commandera alors!

GUISCA.

Ma hache!

PREMIER PIRATE.

Mon casse-tête! (Ils se jettent chacun sur les armes.)

BRAVADURA, les arrêtant.

Malheureux! vous choisissez le moment où Dieu fait un miracle pour vous entre-déchirer!.. Regardez... voilà tout ce qui reste du brick qui vient de sombrer... regardez!... (On voit arriver un tronc d'arbre creusé en berceau.)

TOUS.

Un berceau!

BRAVADURA.

Oui... l'enfant que j'ai sauvé et que Dieu sauve à son tour comme il a sauvé Moïse!

TOUS.

Ah!

BRAVADURA.

Voyez comme la mer se fait douce pour le porter... il vient à nous... il vient .. c'est Dieu qui nous l'envoie!...

GUISCA.

Il dort!

TOUS.

Il dort!

BRAVADURA.

Taisez-vous, vous allez le réveiller!... (Il s'élance vers la mer.)

GUISCA.

Laissez faire Bravadura...

BRAVADURA, prenant le berceau et le posant au milieu de la scène.

Le bon Dieu n'aura pas fait un miracle pour rien!... voulez-vous que cet enfant soit le nôtre?

TOUS.

Oui!

BRAVADURA.

Jurez-vous de donner votre pain et votre eau pour lui, votre sang pour lui, votre vie et votre âme pour lui?...

TOUS.

Nous le jurons!

BRAVADURA.

Voulez-vous qu'il soit notre capitaine un jour?

TOUS.

Nous le voulons!

BRAVADURA.

Eh bien! remercions Dieu qui nous envoie un enfant... remercions-le pour le capitaine mystérieux qu'il nous a choisi. (Ils s'agenouillent tous autour du berceau.) Enfant, sois notre maître!

GUISCA.

Enfant, sois notre richesse!

BRAVADURA.

La nuit t'a protégé et conduit vers nous, sois nommé Ben-Leïl, le fils de la nuit!

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE JOURNÉE

Premier tableau. — Une place publique à Naples.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DES MARCHANDS, DES PROMENEURS, UNE BOHÉMIENNE, PEUPLE; puis FIAMMETTA, avec une AUTRE MARCHANDE. Cris des marchands.

UN HOMME, à la bohémienne, exaspéré.

Quoi! ma femme?

LA BOHÉMIENNE.

La chair est faible!

L'HOMME.

Mais mon bras est solide! je la tuerai!... (Il se sauve. On rit. Les marchands reprennent leurs cris de vente. Arrivent Bravadura, Phingar et Guisca.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, BRAVADURA, PHINGAR, GUISCA.

BRAVADURA, regardant autour de lui.

Le ciel les foudroie! Naples tiendrait dans le creux de la main, et voilà cinq heures que nous y sommes sans le trouver!

GUISCA.

Il fait l'école buissonnière, il nous reviendra.

FIAMMETTA, regardant Phingar.

Une femme en homme!

BRAVADURA.

Ce marmot-là nous fait-il assez endiabler.

GUISCA.

Un marmot, dont nous avons fait notre capitaine et qui se nomme Ben-Leïl... Quel marmot, tudieu!

BRAVADURA, regardant.

Ah!...

PHINGAR.

Non! ce n'est pas lui... je reconnaîtrais son pas entre mille. D'ailleurs, croyez-moi, il vous échappera.

BRAVADURA.

Nous échapper? par exemple! et qui me paierait mes mois de nourrice? Nos habitudes et nos mœurs lui vont.

PHINGAR.

S'il est le premier au feu, il est toujours le dernier au pillage, Bravadura.

GUISCA.

Ça, c'est vrai, c'est son vice.

PHINGAR.

Ce qu'il aime dans le combat, c'est la bataille... il se bat pour se battre.

BRAVADURA.

Par amour de l'art!

PHINGAR.

Il a le bras d'un soldat et l'âme d'un poëte, il vous échappera! (A part.) Ah! pourquoi l'ai-je aimé!...

FIAMMETTA, à deux dames qui passent.

Aqua fresca, signora?... (Un homme du peuple accourant. Donato le suit.)

SCÈNE III.

LES MÊMES; DONATO, précédé d'un homme du peuple.

L'HOMME, au peuple.

Venez donc, vous autres, on va pendre le pirate Benelli!

GUISCA.

Hein?... Est-ce de lui que l'on parle? (Bravadura le contient.)

DONATO, au peuple.

Oui, oui, pendez ce misérable en effigie, en attendant que je vous le livre vivant, et que vous le pendiez à la plus haute potence de la Sicile.

PHINGAR, à Bravadura.

Les misérables!...

GUISCA.

Les gueux! (Bravadura les contient.)

DONATO.

J'équipe une corvette, je prends la mer demain, je le poursuivrai de mer en mer, et, vive Dieu! s'il m'échappe, j'irai le traquer jusqu'au fond de son repaire!

BRAVADURA, à Guisca.

Il n'a pas mal de prétentions, ce petit-là.

LE PEUPLE.

Au gibet!... au gibet! (Ils s'éloignent en criant.)

BRAVADURA, à Guisca.

Ils nous le paieront tôt ou tard! Nous le trouverons peut-être sur le port... par cette petite rue... (Ils s'éloignent par la droite, premier plan. On entend à gauche : A bas le pirate! A bas Benelli! Arrivent Julia, Ghébel et Beppo.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JULIA FAVELLI, GHÉBEL, BEPPO.

DONATO, à Julia.

Le pirate Benelli, que ces bonnes gens vont pendre en effigie, ma mère!... Ils sont exaspérés contre ce bandit depuis son dernier crime.

JULIA, à Donato.

Un crime horrible!... Thécla était la sœur de lait de votre fiancée, je comprends votre indignation.

DONATO, se dominant.

Je mettrai bientôt fin à ces brigandages. Monseigneur le vice-roi a daigné me confier une des galères de l'État, je pars demain.

JULIA.

Votre pays vous en sera reconnaissant, Donato.

GHÉBEL, à Donato.

Tu pars demain?... tu vas risquer ta vie?...

DONATO, le repoussant.

Voyons!...

GHÉBEL.

Oh! ne pars pas, ne pars pas!

DONATO.

Vous êtes d'une exagération ridicule... Voyez, mère... est-ce qu'elle pleure?...

JULIA.

Vous faites votre devoir. (A Ghébel.) Myrtha nous a précédés à l'église... viens, tu la conduiras chez sa nourrice. (Elle montre la maison de droite. A Donato, en s'éloignant.) Nulle autre qu'elle ne pourrait la consoler de la mort de sa chère enfant.

DONATO, à part.

On parlera donc toujours de cette morte!

JULIA.

Venez-vous, Donato?

DONATO.

Excusez-moi, Madame... j'ai des ordres à donner... Je vous rejoins. (Julia s'éloigne, suivie de Ghébel; Donato s'éloigne aussi.)

SCÈNE V.

LES MARCHANDS, PEUPLE, FIAMMETTA.

FIAMMETTA, montrant Donato.

Le dernier des Scylla. Ce sera un beau mariage que le sien, il épouse l'héritière des Fiéramonte.

UN HOMME DU PEUPLE.

La pupille du marquis de Montéfiore?

FIAMMETTA.

Oui... la comtesse Julia l'aime comme sa fille.

PREMIER HOMME DU PEUPLE, cherchant.

La comtesse Julia... ah! oui... la maîtresse de ce fameux duc de Scylla mort...

FIAMMETTA.

Au mont Pausilippe, c'est cela même. Elle porte encore son

deuil. Bien des galants ont rôdé autour d'elle depuis plus de vingt ans, bien des ducs, des comtes, des marquis... mais le plus fin n'a pas réussi à glisser une fleur dans ses cheveux, ni un ruban rose dans ses habits de deuil. Elle est plus fière de son titre de maîtresse de Scylla, qu'elle ne le serait d'une couronne. Tenez, elle entre dans l'église, elle a voulu assister aux funérailles de Thécla. (On entend du bruit au dehors, arrive Ben-Leïl suivi par une troupe d'hommes exaspérés.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BEN-LEIL.

LE PEUPLE, criant.

Hors de la ville, le Levantin, hors de la ville!...

BEN-LEÏL.

Vous entendez bien l'hospitalité.

UN PÊCHEUR.

Nos usages valent ceux de ton pays, ou de tout autre pays.... s'ils ne sont pas de ton goût, va voir s'il fait du soleil ailleurs.

BEN-LEÏL, raillant.

Oui, bonnes gens, oui!... (Montrant l'un d'eux.) J'ai vu Monsieur, qui ne volait pas au jeu, non, mais qui aidait adroitement la fortune à se mettre de son côté... j'ai vu Monsieur fourrer lestement ses mains dans les poches de ses voisins et se mordre les doigts de ce qu'elles étaient vides... vous trouvez cela charmant, je le veux bien... j'ai vu des hommes ingambes métamorphosés en culs-de-jatte, de jeunes femmes innocentes et de jeunes filles candides donner des rendez-vous d'amour à la barbe de leur père et de leur mari... j'ai vu de beaux seigneurs puant le musc, de belles dames barbouillées de blanc et de carmin, et des drôlesses roses et grasses tenant comptoir d'amour... Tout cela vous égaie, c'est votre affaire... Vous me trouvez plaisant d'en rire... je vous en demande humblement pardon... (Cris.) Mais, vive Dieu! ne criez plus ainsi, l'air est frais, vous allez vous enrouer, vous ne pourrez plus parler!

Digitized by Google

L'HOMME DU PEUPLE.

Nous nous tairons si nous voulons.

BEN-LEÏL.

Si vous voulez? (Il leur jette de l'argent.) J'achète votre silence!..

LE PEUPLE, criant.

Vive le Levantin!... vive l'étranger!...

BEN-LEÏL.

Je vous ai payés pour vous taire... maintenant tournez-moi les talons... (A lui-même.) Allons, voilà qui est au mieux, nous sommes les meilleurs amis du monde. (Un mendiant le suit.)

LE MENDIANT, tendant son chapeau en psalmodiant.

Mon bon seigneur, la charité... je suis de Naples, j'ai perdu mon bras droit à l'assaut d'une forteresse... La charité, mon bon seigneur, la charité.

BEN-LEÏL.

Tu n'as plus qu'un bras?...

LE MENDIANT, soupirant avec sa voix naturelle.

Un seul... le voici, le bras gauche.

BEN-LEÏL.

En vérité?... veux-tu gagner un écu d'argent?

LE MENDIANT, dont l'œil flamboie.

Un écu!... que faut-il faire?

BEN-LEÏL.

Montre-moi ton bras droit.

LE MENDIANT, avec sa voix naturelle.

Mon bras droit?.. mais, mon bon seigneur, j'ai eu le malheur de le perdre voilà dix ans... (Se reprenant et psalmodiant.) Voilà vingt ans à l'assaut du Château-Neuf, lors de la fameuse insurrection de Naples, où le duc de Scylla a été tué... j'étais un des premiers à l'assaut... La charité, mon bon seigneur, la...

BEN-LEÏL, l'interrompant.

Tout ce raccommode en ce monde, cherche bien, tu retrouveras peut-être ton bras.

LE MENDIANT.

Vous êtes bien jeune pour être si méfiant.

BEN-LEÏL, lui montrant deux pièces d'argent.

Deux écus... cherche...

LE MENDIANT.

Je ne peux pas, cependant, m'en faire pousser un!

BEN-LEÏL.

Essaie... trois écus!

LE MENDIANT, à part.

Diable d'homme! trois écus!...

BEN-LEÏL.

Quatre.

LE MENDIANT, à part.

Démon!

BEN-LEÏL.

Pousse-t-il?...

LE MENDIANT.

Monseigneur...

BEN-LEÏL, lui mettant les écus sous le nez.

Ça vient-il?...

LE MENDIANT, prenant l'argent avec sa main droite.

Je crois que oui!...

BEN-LEÏL, riant.

Allons donc!... (Avec colère.) Maintenant, sauve-toi, misérable, si tu ne veux... (Le mendiant se sauve et se cogne à Bravadura qui arrive suivi de Guisca et de Phingar.)

LE MENDIANT, à Bravadura.

La charité... (Bravadura le jette hors de la scène.)

SCÈNE VII.

BEN-LEIL, BRAVADURA, PHINGAR, GUISCA, puis LA BOHÉMIENNE.

BRAVADURA, allant à Ben-Leïl.

Enfin, vous voilà!...

PHINGAR, lui prenant la main.

Je craignais de ne plus te revoir!...

BEN-LEÏL.

Tu es charmante sous ce costume... (A Bravadura et à Guisca.) Vous m'avez donc suivi, drôles?...

BRAVADURA.

Voyons, capitaine, mais à quoi pensez-vous, pour être venu ainsi vous jeter dans la gueule du loup.

BEN-LEÏL.

J'ai voulu voir une grande ville. J'ai pris la première venue, et me voilà.

BRAVADURA, tristement.

Vous êtes tout joyeux de nous avoir quittés!

BEN-LEÏL, leur prenant les mains.

De vous avoir quittés!.. vous?... vous m'avez recueilli dans une nuit d'orage. Tous mes souvenirs tiennent entre le mât de misaine et le grand mât de notre corvette. Vieux lions de la mer, vous veniez le soir vous coucher à mes pieds et vous m'endormiez aux récits de vos batailles. Vous avez vite fait de moi un homme : à six ans, je grimpais aux cordages; à dix, je chargeais vos canons; à quinze, je me battais : le premier au feu et à l'abordage... à vingt, j'étais votre chef, couché sur la dure, bercé par la mer, battu par le vent, et l'éclair de mes yeux se croisant avec l'éclair du ciel!

PHINGAR.

Tu aimes donc bien le danger?

BEN-LEÏL.

C'est ma seule passion. (Continuant.) Après la mer, la forêt!... nous descendions joyeux dans notre île sauvage! Voilà notre vie! les grands bois, les grandes mers, les grandes roches, le grand soleil!... Et vous avez cru que je serais tenté par les petitesses qui grouillent ici!... mais regardez-donc!... de petites maisons où l'air manque, des rues étroites et boueuses, et des hommes parqués comme des troupeaux!.. Si j'en étais le maître encore!.. Le maître seul doit y respirer !... Allons, laissez-moi égayer ma jeunesse à cette comédie!... — Pauvres villes qui s'agitent pour faire moins de bruit qu'une vague de l'Océan... pauvres villes qui dressent des colonnes d'or et de marbre et qu'un coup de vent mettrait en poudre... pauvres villes!... pauvres villes!... chantez dans votre brume, dansez dans votre fange, mourez dans vos agitations stériles et dans votre néant!... la mer seule est grande, et c'est mon empire, ma corvette brave le vent, et

j'y suis roi!... (La bohémienne a passé une ou deux fois pendant l'acte.)

LA BOHÉMIENNE, à Ben-Leïl.

Tu n'es rien, tu n'aimes pas.

BRAVADURA.

L'amour?.. l'amour est une baliverne, il n'y a que les vieilles femmes qui en parlent pour faire croire qu'elles ont été aimées.

GUISCA.

Et les vieillards pour faire croire qu'ils ont été jeunes.

LA BOHÉMIENNE.

L'amour fait de cette masure un palais et de ces rues boueuses le paradis... Tu n'aimes pas, tu n'es rien! (Elle disparaît.)

PHINGAR, à part.

Il n'aime pas?. . (Myrtha passe suivie de Ghébel; Myrtha fait la charité à la bohémienne)

BEN-LEÏL, regardant Myrtha.

La ravissante enfant!

PHINGAR.

Comme il la regarde!

GHÉBEL, à part, regardant Ben-Leïl.

Cette ressemblance! c'est étrange! (Elles entrent chez la nourrice.)

SCÈNE VIII.

PHINGAR, BRAVADURA, GUISCA, BEN-LEIL.

BEN-LEÏL, absorbé.

Aimer!...

BRAVADURA.

Bon, le voilà tombé en arrêt devant cette idée.

BEN-LEÏL, sortant de sa rêverie.

Que disions-nous?...

BRAVADURA.

On vous accuse d'avoir assassiné une fermière, nommée Thécla, après avoir tué son mari... tenez-vous sur vos gardes.

BEN-LEÏL.

J'arracherai les ongles et les dents au misérable qui s'est servi de mon nom pour commettre cette infamie!

Digitized by Google

GUISCA.

Il ne l'aura pas volé!

BRAVADURA.

La populace furieuse ne se contenterait plus de vous pendre en effigie, je vous en préviens.

BEN-LEÏL.

Pendu en effigie, moi?

BRAVADURA, indiquant le côté gauche au fond.

Vous pouvez d'ici vous en convaincre, sans vous déranger... tenez, ils dansent en rond autour du gibet. (On entend des cris et des rires.)

BEN-LEÏL.

Ah! c'est moi qui suis là-bas, au bout de cette corde?...

BRAVADURA.

Oui, capitaine.

BEN-LEÏL.

Je fais une abominable grimace!... Çà! dis-moi, Bravadura... pourquoi m'a-t-on accroché là... en effigie... comme tu dis?

BRAVADURA.

Pourquoi?... parce que vous vous nommez Benelli.

BEN-LEÏL.

Benelli! je m'appelle Benelli, moi?

BRAVADURA.

C'est ainsi qu'ils vous nomment... De Ben-Leïl ils ont fait Benelli... (Indigné.) Un nom que j'ai presque inventé et qui signifie *fils de la nuit!*

BEN-LEÏL.

Ils défigurent et corrompent tout... mais moi, que leur ai-je fait?...

BRAVADURA, avec importance.

Pardon, l'éducation particulière que vous avez reçue ne vous permet peut-être pas de me comprendre bien clairement... Qu'il vous suffise de savoir que vous êtes un chef de pirates... (Mouvement de Ben-Leïl.) Pirates, voyez-vous, c'est encore un mot de leur langue... et que les pirates sont hors la loi, et que chacun a le droit de leur tirer un coup d'arquebuse comme à

des chiens, et de les pendre en effigie à toutes les potences de l'Europe !

BEN-LEÏL.

J'avais besoin de les haïr, car je les méprisais trop ! Combien êtes-vous à Naples ?

BRAVADURA.

Vingt.

BEN-LEÏL.

Soyez prêts à répondre au premier signal. Le Levantin veut bien quitter cette ville en ami, mais si l'on essaie de la force contre Ben-Leïl, Ben-Leïl laissera sur son passage des ruines et du sang !...

BRAVADURA.

Bon, le voilà parti !... mais le vice-roi est dans la ville !...

BEN-LEÏL.

Qu'est-ce que c'est que le vice-roi ?

BRAVADURA.

C'est le vice-roi, pardieu !... celui qui commande pour le roi d'Espagne.

BEN-LEÏL.

Nous ne sommes pas en Espagne, nous sommes en Italie !

BRAVADURA.

Ça ne fait rien. J'ai peut-être négligé, c'est vrai, de vous enseigner les éléments de la politique, mais...

BEN-LEÏL.

Mais qu'est-ce que cela me fait ?...

BRAVADURA.

Mais on vous chassera !

BEN-LEÏL.

Me chasser ?... (A Phingar.) Je te ferai bâtir un palais sur le Pausilippe. La vue est belle ! (A Bravadura.) Je veux un palais pour Phingar au sommet du Pausilippe, tu m'entends ?...

BRAVADURA.

Mais il faut acheter le terrain...

BEN-LEÏL.

L'acheter ?... je le prends !

BRAVADURA.

Mais il y a un propriétaire?

BEN-LEÏL.

Je le chasse!

BRAVADURA.

C'est plus économique! mais vous aurez des impôts à payer... droits de ceci, droits de cela...

BEN-LEÏL.

Je paierai avec mes canons!

BRAVADURA.

Je n'y pensais plus.

GUISCA.

Mais, capitaine, nous ne sommes pas chez nous...

BEN-LEÏL.

Je suis chez moi où je suis!

BRAVADURA.

Alors, faites comme chez vous.

BEN-LEÏL.

Conduisez Phingar à bord.

GUISCA, accourant.

Ils reviennent avec le mannequin, capitaine!

PHINGAR.

Voyons, Ben-Leïl, ne vaudrait-il pas mieux?..

BEN-LEÏL.

Fuir, n'est-ce pas? Ben-Leïl ne fuit pas, il disparaît comme la foudre après avoir frappé.

PHINGAR.

Mais...

BEN-LEÏL.

Va, mon enfant. (Aux autres.) Allez!...

BRAVADURA, bas.

Méfiez-vous, capitaine, les rues sont pavées d'espions! (Ils s'éloignent.)

SCÈNE IX.

BEN-LEIL, DES HOMMES DU PEUPLE, puis DONATO.

UN HOMME DU PEUPLE, à la cantonade.

Attendez... attendez..... nous allons chercher une bonne corde... nous pourrons ainsi le traîner d'un bout de la ville à l'autre!...

DONATO, paraissant à droite, à part.

Je n'ai pu rester plus longtemps dans cette église, la vue de ce cercueil...

BEN-LEÏL, arrêtant les hommes.

Vraiment?... c'est donc là le portrait de ce fameux pirate?.. est-il ressemblant, au moins?

L'HOMME DU PEUPLE.

Comme deux gouttes d'eau!

BEN-LEÏL, à part.

On m'a affirmé qu'il me ressemblait.

TOUS.

Oh!

BEN-LEÏL.

Mais non, regardez... regardez-moi bien... Il doit y avoir quelque chose... le nez, par exemple?

DONATO, à Ben-Leïl.

Pardon, Monsieur, prétendez-vous railler ces braves gens?...

BEN-LEÏL.

Qu'est-ce que cela vous fait?...

DONATO.

Je suis l'un des lieutenants du vice-roi, ils exécutent mes ordres.

BEN-LEÏL.

Ah! vous appartenez au vice-roi, qui appartient au roi d'Espagne?... Eh bien! Monsieur, je ne vous conseille pas, quand vous aurez fait pendre *Benelli* empaillé, de rencontrer *Ben-Leïl* vivant... car on prétend qu'il ne raille jamais, lui.

LE PEUPLE.

Hein?... que veut-il dire?... qu'est-ce que c'est?...

GHÉBEL, revenant, à part, observant Ben-Leïl.

Quel peut être cet homme?

UN HOMME DU PEUPLE, indiquant la droite.

Ah! le convoi de cette pauvre Thécla... il passe par la petite rue! (On s'agenouille, les hommes se découvrent.)

DONATO, à part.

Il était dit que je n'échapperais pas à ce spectacle. (Arrive du fond Julia suivie de Beppo.)

L'HOMME DU PEUPLE, à Donato.

Découvrez-vous, Monseigneur.

DONATO, tiré brusquement de sa rêverie, avec trouble.

Moi?... moi?... je ne la connais pas!...

JULIA.

Découvrez-vous, Monsieur, celle qui passe vous connaît, c'est la mort! (Donato se découvre.)

BEN-LEÏL, regardant Julia.

La noble femme!... (Tout le monde se relève; on s'éloigne par la droite.)

JULIA, se retournant, à Donato.

Venez... cette pauvre mère ne peut avoir trop de consolations, Donato...

DONATO, troublé.

Moi? dans cette maison?...

JULIA, l'observant.

Pourquoi non?...

DONATO.

Pourquoi?... je vous suis, ma mère.

BEN-LEÏL, à part.

Sa mère!...

JULIA, à part, en regardant Donato.

Comme il est pâle!... (Elle entre dans la maison, suivie de Donato et de Beppo. — Ben-Leïl et Ghébel restent en scène.)

SCÈNE X.

BEN-LEIL, GHÉBEL.

BEN-LEÏL, se parlant, sans voir Ghébel.

Cet homme doit être bien heureux d'avoir une mère...

GHÉBEL, vivement.

Votre mère est morte? .. Pardon, seigneur, ce cri douloureux de votre âme que j'ai seule entendu, cette larme que seule j'ai vu couler, m'intéressent à vous malgré moi. Votre mère est morte!...

BEN-LEÏL.

Morte en me donnant le jour, m'a-t-on dit. Je porte en moi deux douleurs : la douleur de l'avoir perdue et celle de ne l'avoir jamais embrassée!

GHÉBEL, à part.

Les traits de Scylla!... sa voix!... (Haut.) Votre père vous reste, du moins?...

BEN-LEÏL.

Mon père?... (A part.) Pourquoi m'observe-t-elle ainsi en me parlant?..

GHÉBEL.

Seriez-vous orphelin?

BEN-LEÏL, à part.

Bien, les espions!... (Haut.) Non, Madame, mon père vit.

GHÉBEL, avec joie.

Ah!...

BEN-LEÏL.

Je visite l'Italie. J'ai visité la France et l'Espagne. J'étudie vos coutumes et vos lois. Mon père commande à douze tribus sous le soleil d'orient; il n'a qu'à lever le doigt pour faire sortir des millions d'armes des fourreaux et pour voir, plus serrés que les blés aux champs, piaffer ses coursiers de guerre dans la plaine. Je suis son douzième fils.

GHÉBEL, à part.

Je respire, ce n'est pas lui!

BEN-LEÏL, à part.

Bravadura sera content, j'espère! (Haut.) Pardon... mais... vous m'examinez comme si vous m'aviez déjà vu?

GHÉBEL, vivement.

Non!... c'est-à-dire, oui!

BEN-LEÏL, se contenant.

Oui?... et où cela?

GHÉBEL.

Dans les traits d'une personne dont vous êtes la vivante image.

BEN-LEÏL.

Un de vos amis, peut-être?

GHÉBEL, l'observant.

Le duc de Scylla...

BEN-LEÏL.

C'était un héros!

GHÉBEL, vivement.

On vous a parlé de lui?

BEN-LEÏL.

Souvent.

GHÉBEL.

Qui?...

BEN-LEÏL.

La renommée. — Son fils doit être fier de son nom?...

GHÉBEL.

Il en a le droit.

BEN-LEÏL.

Est-il digne de le porter?...

GHÉBEL, avec orgueil.

Vous avez pu en juger, il était là tout à l'heure!...

BEN-LEÏL.

Cet homme qui se tenait couvert devant une morte?

GHÉBEL.

Que vous importe?

BEN-LEÏL.

Il faut savoir courber les genoux devant ceux que la mort a touchés.

GHÉBEL.

Vous êtes son ennemi?

Digitized by Google

BEN-LEÏL.

Je le connais assez pour le plaindre, pas assez pour le haïr.

GHÉBEL.

Vous le haïssez, votre sang vous parle contre lui!...

BEN-LEÏL.

Il fait beau, n'est-ce pas, Madame?...

GHÉBEL.

Mais qui donc êtes-vous, enfin?

BEN-LEÏL.

Mais vous-même, Madame, qui êtes-vous?...

GHÉBEL.

Je suis la nourrice de Donato... de l'homme que vous venez lâchement d'insulter!...

BEN-LEÏL.

J'en suis fâché.

GHÉBEL.

Que vous a-t-il fait?...

BEN-LEÏL.

Rien.

GHÉBEL.

Vous le connaissez?

BEN-LEÏL.

Non.

GHÉBEL.

Voulez-vous le connaître?

BEN-LEÏL, lui tournant le dos.

Merci!...

GHÉBEL, à part.

Il le hait!.. Si c'était le sang de Scylla qui l'animait?.. Oh! prends garde, jeune homme, prends garde!...

BRAVADURA, accourant.

Capitaine! (A part.) Il n'est pas seul!... (Bas, à Ben-Leïl.) Une querelle!... Guisca et trois des nôtres sont en train de jouer du couteau... je vais chercher les camarades!

BEN-LEÏL.

Reste. (A Ghébel.) Ce que j'ai dit peut être répété... je reviendrai. (Bas, à Bravadura.) Observe cette femme. (Il s'éloigne.)

GHÉBEL, le suivant des yeux.

Même la démarche de Scylla!... j'ai commis un crime pour mettre mon fils à la place du sien, j'irai jusqu'au bout.

SCÈNE XI.

GHÉBEL, BRAVADURA.

GHÉBEL, à part.

Voilà un homme qu'on canoniserait difficilement sur sa mine.

BRAVADURA, à part.

Une chercheuse d'aventures sans doute?

GHÉBEL, allant à lui.

Pardon, seigneur cavalier!

BRAVADURA, à part, avec joie.

Nous y voilà!... les folies de ma jeunesse recommencent. (Haut.) De quoi s'agit-il, belle dame?

GHÉBEL.

Vous êtes étranger?...

BRAVADURA, à part.

Une intrigue galante qui n'aura pas de lendemain... bravo! (Haut.) Oui, ma donna, on peut se fier à moi.

GHÉBEL.

Êtes-vous pour longtemps à Naples?

BRAVADURA.

J'y resterai le temps que vous voudrez.

GHÉBEL.

Vous me seriez dévoué?

BRAVADURA.

J'ai le cœur bien placé.

GHÉBEL, après avoir regardé autour d'elle.

Il est nécessaire, pour des intérêts graves, que quelqu'un disparaisse cette nuit de cette ville?

BRAVADURA, la regardant.

Pour des intérêts graves!... (A part.) Mais c'est Ghébel!... rencontre délicate!... Bah! elle ne m'a jamais vu.

GHÉBEL.

Vous plaît-il de vous en charger?...

BRAVADURA.

Un guet-à-pens! (A part) C'est toujours de l'argent à gagner.

GHÉBEL.

Vous hésitez?...

BRAVADURA.

Non!... (Portant la main à son poignard.) Il disparaîtra.

GHÉBEL.

Pas ainsi!...

BRAVADURA.

Ce geste m'est habituel... c'est une transition à moi.. elle met chacun à son aise... expliquez-vous.

GHÉBEL.

Il faut qu'il disparaisse de Naples...

BRAVADURA.

C'est facile, j'ai vingt hommes déterminés et une barque armée à quelques milles d'ici.

GHÉBEL.

De l'Italie!...

BRAVADURA.

Et de toutes ses dépendances, comptez sur moi.

GHÉBEL.

Dans dix minutes, vous et vos hommes vous m'attendrez dans cette petite rue.

BRAVADURA.

Convenu.

GHÉBEL.

Cinquante ducats... vingt-cinq sur l'heure, le reste après le coup.

BRAVADURA.

Un instant, je ne tiens pas à revenir sur mes pas.

GHÉBEL.

J'irai vous les porter. Si je suis en retard, vous relâcherez le prisonnier.

BRAVADURA.

Les vingt-cinq ducats?...

GHÉBEL.

Les voici.

BRAVADURA, à part.

Je ne suis pas fâché d'en faire ma complice... si elle me demande jamais l'enfant... je lui réclamerai l'homme, moi. (Il s'éloigne.)

GHÉBEL.

Tu peux venir, mon beau Levantin, ce n'est pas Donato que tu trouveras.

SCÈNE XII.

GHÉBEL, MYRTHA.

MYRTHA.

Ghébel!... ah!... c'est vous?...

GHÉBEL.

Qu'est-il arrivé? comme vous voilà pâle et défaite?

MYRTHA.

Rien... Il n'est rien arrivé... La comtesse Julia demande une litière, nous allons transporter ma nourrice au palais.

GHÉBEL.

Mais vous êtes toute troublée?...

MYRTHA.

Oh! oui!... tu ne sais pas, Ghébel... cette pauvre femme, la mère de Thécla, qui paraissait comme morte, a ouvert tout à coup les yeux, et, ayant aperçu Donato...

GHÉBEL.

Eh bien?...

MYRTHA.

Ah! j'en frémis encore! Elle s'est dressée debout, livide, ter-

rible, égarée... Le nom de Thécla est tombé frémissant de ses lèvres... elle a étendu la main, et Donato est resté comme foudroyé !...

GHÉBEL.

Voilà tout?

MYRTHA.

Que veux-tu de plus?...

GHÉBEL.

Et la comtesse?...

MYRTHA.

La comtesse est devenue blanche comme un spectre!

GHÉBEL.

Des folies!... Le désespoir a tué la raison de cette pauvre femme. Je vais chercher la litière. Elle est folle, croyez-le bien. (A part.) On le soupçonne!... (Elle sort.)

SCÈNE XIII.

MYRTHA, puis BEN-LEIL, ensuite DONATO, suivi d'un écuyer.

MYRTHA.

Elle a raison... pourtant, malgré tout, j'ai peur! Fiancée de Donato!... (Regardant une bague.) Anneau de ma mère... relique sacrée de la sainte qui n'est plus... avez-vous un langage et me parlez-vous?... Cette pierre ne jette plus que de pâles éclairs... Est-ce un présage de deuil et de douleur?... ma mère!... ma mère!... (Ben-Leïl reparaît.)

BEN-LEÏL, à part.

C'est elle!... belle comme un rêve! (Haut.) Signora !...

MYRTHA, avec hauteur.

Vous me parlez, je crois?...

BEN-LEÏL.

Le plus humble des pèlerins peut admirer Dieu dans sa plus parfaite créature. Il peut dire à la fleur : Tu es belle, à l'étoile : Tu m'éblouis, sans que l'étoile ni la fleur ne se courroucent...

MYRTHA, souriant.

Vous êtes étranger, vous ignorez nos coutumes et nos mœurs, je vous excuse. (Elle salue et veut s'éloigner.)

BEN-LEÏL, vivement.

De cette rencontre fugitive, il me restera un souvenir éternel. Prenez cette perle... elle est tombée de la couronne d'un empereur... ce qui vient de la puissance peut retourner à beauté... Prenez! prenez!... (Donato revient.)

MYRTHA.

Moi?..

DONATO, s'avançant.

Monsieur ignore sans doute que vous êtes l'héritière des Fiéramonte et ma fiancée... et qu'on n'offre pas à une fille noble et chrétienne des présents, fût-ce une perle, comme à une sultane du harem ou à une esclave achetée au marché. Rentrez, Myrtha. (Il la conduit à la maison.)

DONATO, à Ben-Leïl.

Vous venez de commettre une maladresse ou une insolence, Monsieur, choisissez.

BEN-LEÏL, prenant l'épée de l'écuyer.

Je choisis cette épée!

DONATO.

Bien.

BEN-LEÏL, agitant son épée.

Ces joujoux me font toujours rire... Que dirait ma hache d'abordage si elle me voyait avec ceci dans les mains!..

DONATO.

Allons, dépêchons!

BEN-LEÏL.

A vos ordres. Mais d'abord, Monsieur, que je vous remercie. Depuis que je suis à Naples, le monde me fait l'effet d'être renversé. Vous allez du moins me prouver que le cœur est ici placé comme ailleurs.

DONATO.

Fanfaron!

BEN-LEÏL.

Croyez-vous?... (Ils se battent.)

DONATO.

Finissons!

BEN-LEÏL.

Je le veux bien! (Ghébel paraît dans le fond.)

DONATO, tombant blessé.

Ah!..

GHÉBEL.

Donato!.. au secours! au meurtre!... (Julia accourt d'un côté, le peuple, Bravadura, Giusca et les pirates de l'autre.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BRAVADURA, GIUSCA, JULIA, LE PEUPLE.

GHÉBEL, à Julia.

Ah!... Madame... il est blessé!...

JULIA.

Mon Dieu!..

GHÉBEL, à Bravadura.

Mais venez donc!... (Montrant Ben-Leïl.) Le voilà, cet homme!.. je veux qu'il meure! tuez!.. tuez!..

BRAVADURA.

Je ne connais que les conventions faites... Je vous ai promis de l'enlever, je l'enlève!

GHÉBEL, au peuple.

Qu'il meure... il vient de tuer Donato de Scylla, qu'il meure!...

TOUS.

Oui, oui!

BRAVADURA.

Ah! c'est ainsi!.. nous allons jouer du couteau, alors!..

BEN-LEÏL, brandissant son épée.

Comme à l'abordage!.. (Ils se font un passage.)

Deuxième tableau : Le Ruban.

Le château de Scylla. Portes latérales : celle de droite communique à l'appartement de Myrtha, celle de gauche aux appartements de Julia; trois portes au fond s'ouvrant sur une terrasse et laissant voir la mer.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIA, GHÉBEL.

(Julia est assise, elle tresse des couronnes de fleurs.)

GHÉBEL, entrant, à Julia.

Avec quelle ardeur madame la comtesse travaille à ses fleurs! C'est sans doute pour fêter le prochain mariage de Donato?

JULIA, sans lever la tête.

C'est pour orner la tombe de Scylla.

GHÉBEL, regardant la mer.

Ce vent qui souffle vers la côte m'inquiète! (Appelant.) Beppo!... (A Beppo qui entre.) Prenez la longue vue, montez sur la tour, et venez nous dire si vous apercevez la corvette du seigneur Donato. (Beppo sort.)

JULIA, travaillant.

Le temps n'est pas à l'orage. Donato, d'ailleurs, ne s'est mis en mer que ce matin, il ne peut être bien loin.

GHÉBEL.

Et sa blessure!

JULIA.

Une égratignure.

GHÉBEL.

Un autre aurait pu donner la chasse à ce pirate!

JULIA, l'observant.

Donato est heureux d'avoir en toi une seconde mère passionnée. Tu me fais souvent rougir, moi sa mère de me trouver calme et indifférente là où tu trembles et pleures.

GHEBEL, s'observant.

La douleur se trahit tout autant par le silence que par les

cris. Mon défaut à moi est de laisser échapper mon cœur avant d'avoir pensé.

JULIA.

Et sans y penser, tu fais ton éloge, Ghébel. (Pause.) Pourquoi ne me parles-tu jamais de ton fils?...

GHÉBEL.

Je l'ai perdu si jeune.

JULIA.

Et tu ne vas jamais prier sur sa tombe.

GHÉBEL.

Nous n'avons pas de tombe, nous : un peu de terre, l'herbe qui pousse, le vent qui passe, et tout est dit.

JULIA.

Je ne t'aurais pas refusé une croix, une pierre.

GHÉBEL.

Il était trop tard, Madame, lorsque, pour la première fois, je vous ai vue.

JULIA.

Tu m'as toujours fait un secret du nom de son père?...

GHÉBEL.

J'ai juré de ne jamais prononcer ce nom.

JULIA.

C'est différent... (Elle se remet à travailler.)

GHÉBEL, à part.

Aurait-elle des soupçons?

BEPPO, revenant à Ghebel.

Je n'ai rien aperçu... (A Julia.) Le carrossier demande à madame la comtesse s'il faut ajouter à l'écusson de M. le duc, les armes des Fiéramonte?

JULIA.

Il le peut faire. (Beppo sort.)

GHÉBEL, avec joie.

Donato, duc de Scylla et prince de Fiéramonte!

JULIA, avec un soupir.

Oui, puisqu'il consent à échanger le nom de son père contre celui d'un étranger.

GHÉBEL.

Cet étranger, Madame, est le père de Myrtha sa fiancée... Le prince, en mourant, vous le savez, a fait cette condition première que l'époux de sa fille porterait son nom.

JULIA, travaillant.

Et Donato s'y est soumis sans regret. L'amour et l'ambition passent avant le devoir chez lui.

GHÉBEL, à part.

Elle ne l'aime pas. (Arrive Myrtha au bras du marquis de Montéfiore; Fiammetta les suit. Julia se lève et va au-devant d'eux.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MONTÉFIORE, MYRTHA, FIAMMETTA.

MYRTHA, à Julia.

Monsieur le marquis m'a trouvée dans la grotte, nous nous sommes promenés deux grandes heures.

MONTÉFIORE.

Elle courait comme si elle avait douze ans, puis elle s'arrêtait pensive et rêveuse comme si elle en avait soixante.

JULIA, à Myrtha.

Ce sont vos domaines que vous venez de visiter, chère enfant. Je ne me réserve que cette partie du château, le petit bois compris, et la chapelle où repose le duc de Scylla...

MYRTHA.

Madame..

JULIA.

Vous êtes mes hôtes, je puis penser tout haut devant vous. Nous célébrons dans trois jours l'anniversaire de la mort du duc... je resterai ces trois jours enfermée dans ma chambre, si vous le permettez? (Marques d'assentiment.) Merci.

BEPPO, entrant.

Les notaires des deux familles attendent madame la comtesse et monsieur le marquis.

GHÉBEL, à part.

Enfin!

MYRTHA.

Madame, une clause seule est difficile à stipuler sur un contrat de mariage... c'est la chose la plus rare et la plus souhaitée en ce monde, c'est le bonheur!... (Julia l'embrasse et sort avec Montéfiore.)

SCÈNE III.

GHÉBEL, MYRTHA, FIAMMETTA.

GHÉBEL.

Le bonheur, signora?... vous êtes presque triste d'en avoir parlé... voyez-vous des larmes dans cette union?...

MYRTHA.

Je ne dis pas cela, Ghébel. Mon père mourant m'a fiancée à Donato, beaucoup de jeunes filles se laissent marier avec moins de raison.

GHÉBEL, à part.

Elle non plus ne l'aime pas!... mais n'importe, Donato n'en sera pas moins prince de Fiéramonte.

MYRTHA, à Fiammetta.

Lorsque monsieur le marquis est venu me chercher, je lisais dans la grotte... j'y ai laissé mon livre; Fiammetta, va me le chercher.

FIAMMETTA, frissonnant.

La grotte? tout au fond de la petite allée?

MYRTHA.

Voyons, n'as-tu pas peur?...

FIAMMETTA.

Dame!... on n'entend parler ici que de ces maudits pirates... ils arrivent comme la grêle, ils tuent, ils massacrent, ils pillent!... Tout cela n'est pas gai .. et ce château, bâti sur le promontoire, peut être parfaitement attaqué par mer... mais parfaitement... j'en ai entendu causer tout à l'heure... Que deviendrions-nous?...

GHÉBEL.

Fiammetta déraisonne... Je vais chercher le livre... (Elle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

MYRTHA, FIAMMETTA.

MYRTHA, souriant.

Les pirates!... Les paysans de ces contrées seraient désolés de ne pas avoir quelque aventure féroce à leur prêter.

FIAMMETTA, baissant la voix.

Ils parlent aussi d'autre chose!

MYRTHA.

Et de quoi?

FIAMMETTA.

D'une chose .. Oh! ils se feraient couper la langue plutôt que de n'en rien dire!

MYRTHA.

Tu m'intrigues.

FIAMMETTA.

Ils ont vu très-souvent l'ombre du duc de Scylla se promener à minuit dans les galeries de ce château!

MYRTHA.

A minuit!

FIAMMETTA.

Oui, oui!...il paraît qu'elle sort de la chapelle dans la vieille armure des Scylla... elle marche sans qu'on entende le bruit de ses pas... regarde sans qu'on aperçoive ses yeux... elle a la visière de son casque levée, s'il fait sombre, et fermée lorsque brille la lune!... Ces paysans sont vraiment fous, n'est-ce pas, signora?

MYRTHA.

Et toi aussi, tu es folle, Fiammetta... car te voilà toute tremblante de ton propre récit.

FIAMMETTA.

Je tremble?... ce que c'est que l'habitude pourtant... (Chebel revient.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

LES MÊMES, GHÉBEL.

GHÉBEL.

Voilà votre livre, signora.

MYRTHA.

Merci, ma bonne Ghébel.

GHÉBEL, à part.

On a glissé une lettre entre les feuillets de ce livre...

MYRTHA.

Tu me parles?

GHÉBEL.

Non, signora... (A part.) Qui peut lui avoir écrit? (Elle sort.)

SCÈNE VI.

MYRTHA, FIAMMETTA.

MYRTHA, feuilletant le livre.

Ghébel a l'air préoccupé?

FIAMMETTA.

En voilà une qui a oublié d'être gaie... Ah!... un papier qui tombe de votre livre!... (Elle ramasse le papier.)

MYRTHA.

Un papier?... (Myrtha, sans prendre la lettre.) Il doit contenir trois mots... (Elle s'assied.)

FIAMMETTA, souriant.

Trois mots?... vous les avez peut-être déjà lus?...

MYRTHA.

Non.

FIAMMETTA.

Alors, attendez... trois mots qu'une jeune fille devine ne sont pas faits pour être entendus par tout le monde... (Après avoir regardé autour d'elle.) Nous sommes seules, vous pouvez parler.

MYRTHA.

Fiammetta, il se passe autour de nous des choses étranges.

FIAMMETTA.

C'est le pays des aventures.

MYRTHA.

Un homme, un inconnu me suit partout..

FIAMMETTA.

Jeune?...

MYRTHA.

Oui!

FIAMMETTA.

Beau?

MYRTHA.

Oui!

FIAMMETTA.

Riche?

MYRTHA.

Je n'en sais rien.

FIAMMETTA.

Alors il est pauvre.

MYRTHA.

Pourquoi cela?

FIAMMETTA.

Riche, c'eût été la première chose qu'il vous eût dite... je gage au contraire qu'il vous a dit qu'il vous aimait?

MYRTHA.

Il l'a osé.

FIAMMETTA.

L'amour est le luxe des pauvres, il est pauvre, c'est entendu.

MYRTHA.

Je ne puis faire un pas sans le rencontrer. Hier, nous allions à Léprano...

FIAMMETTA.

Oui, hier soir...

MYRTHA.

La chaleur était grande... je fais arrêter la voiture, et je demande un verre d'eau à la glace à un aquajolo qui nous

suivait . Après lui avoir rendu son verre : Merci d'avoir bu de mon eau, me dit-il, je vous aime!

FIAMMETTA.

Ah!..

MYRTHA.

Ce matin, nous revenions de Sanvito par le golfe; en arrivant à la jetée, le patron de la barque saute à terre, me tend la main, je m'appuie sur son bras: Merci d'avoir accepté ma main, me dit-il, je vous aime!

FIAMMETTA.

Voyez-vous ça...

MYRTHA.

Tout à l'heure, dans la cour, un pifferaro chantait un Noël... je lui glisse un ducat dans la main : Merci de votre aumône, me dit-il, je vous aime!

FIAMMETTA.

Et le pifferaro?..

MYRTHA, se levant.

Le pifferaro n'était autre que le vendeur d'eau et mon rameur du golfe.

FIAMMETTA.

Voilà un homme que je voudrais bien connaitre!

MYRTHA.

Je lui ai défendu de me dire qu'il m'aimait, je parie qu'il me l'écrit.

FIAMMETTA, s'éloignant.

On ne serait pas plus obéissant... (Elle ouvre la lettre et lit.) Je vous aime!

MYRTHA.

Que te disais-je?..

FIAMMETTA.

La singulière aventure!..

MYRTHA, pensive.

Oui, en effet.

FIAMMETTA.

Dites donc, Madame, ce n'est pas le seigneur Donato qui

poursuivrait ainsi son rêve d'amour. Il aime mieux courir après des pirates... qu'il n'attrappera pas.

MYRTHA.

Quelle heure est-il?

FIAMMETTA.

Votre inconnu m'a l'air de devoir être adoré par toutes les femmes, savez-vous?

MYRTHA.

J'ai le bonheur de n'aimer personne, moi...

FIAMMETTA.

Comment, pas même un peu?..

MYRTHA.

Ni peu, ni beaucoup.

FIAMMETTA.

Vous pouvez vous vanter de n'être pas une femme comme une autre...

MYRTHA.

Tu es folle! (Elle va s'asseoir.)

FIAMMETTA, seule, secouant la tête.

Ah! cousin Donato, dussiez-vous fuir devant Benelli, il est temps que vous reveniez, croyez-moi... (Beppo entre.)

SCÈNE VII.

BEPPO, FIAMMETTA, MYRTHA.

BEPPO, entrant, bas.

Fiammetta!.. Fiammetta!.. il y a là... (Il regarde autour de lui, baissant la voix.) il y a là un contrebandier...

FIAMMETTA.

Un contrebandier!..

BEPPO.

Chut, donc!..

FIAMMETTA.

Et que nous veut-il?

BEPPO.

Il veut offrir des étoffes à la princesse. Faut-il le faire entrer?... (Ben-Leïl entre en costume de contrebandier.)

Digitized by Google

FIAMMETTA.

Je vais le demander à Son Altesse...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BEN-LEÏL, puis MYRTHA.

BEN-LEÏL, arrêtant Fiammetta par une chaîne d'or qu'il lui jette au cou.

Inutile, belle Fiammetta, inutile, si j'ai votre permission!

FIAMMETTA, regardant la chaîne.

Qu'est-ce que ça, bon Dieu! Ah! la merveilleuse chaîne!

MYRTHA.

Qu'y a-t-il?

FIAMMETTA.

Regardez! (A Ben-Leïl.) Mais si vous faites de pareils cadeaux à tous vos intermédiaires, seigneur contrebandier, la commission doit emporter les bénéfices.

BEN-LEÏL.

Je ne suis pas un marchand comme un autre, Fiammetta.

MYRTHA, reconnaissant Ben-Leïl.

Ah!

FIAMMETTA.

Quoi donc?

MYRTHA, bas.

C'est lui, Fiammetta, c'est lui! (Elle veut se retirer. Ben-Leïl donne un coup de sifflet, un ballot est lancé par-dessus la balustrade.)

FIAMMETTA.

Tiens, un ballot?..

BEN-LEÏL, vivement à Myrtha.

Signora!.. vous qui êtes riche, heureuse... n'empêchez pa un pauvre marchand de faire son métier?

FIAMMETTA.

Vous êtes joliment bien servi!

BEN-LEÏL, défaisant le ballot.

Le ciel a ses anges, et vous en êtes, signora... La mer a ses génies, et je suis l'un de leurs associés.

FIAMMETTA.

Les belles étoffes! les belles étoffes!

BEN-LEÏL, déployant une pièce de soie.

Voyez, signora, ne dirait-on pas un parterre de roses, une volière de colibris?

FIAMMETTA, à part.

Elle restera.

MYRTHA.

Vous êtes marchand, Monsieur?

BEN-LEÏL.

Les plus fines et plus adroites brodeuses de Nankin et de Kanton ont passé leurs couleuvres d'acier à travers ce tissu de crêpe... c'est un travail de fée.

MYRTHA.

De pareils tissus n'ont pas de prix.

BEN-LEÏL.

Des étoffes lombardes!... des produits de Smyrne!... on dirait un fleuve d'or!

MYRTHA.

Que ferai-je de pareilles magnificences, Monsieur?

BEN-LEÏL.

Des tapis, signora, des tapis où poser vos pieds!... Allons, les produits de Smyrne avec les merveilles de Kanton.

MYRTHA.

C'est une fête que vous donnez à mes yeux...

FIAMMETTA.

Les belles dentelles! (Elle les montre à Myrtha.)

BEN-LEÏL, revenant.

C'est du point de Venise. Les plus belles fleurs se fanent, les plus brillantes villes s'éteignent... dans un siècle, Venise sera peut-être couchée dans ses lagunes... on ne refuse pas le legs de la plus douce et de la plus poétique des villes!

MYRTHA.

Toutes ces splendeurs conviendraient mieux à une reine qu'à moi... une reine seule serait assez riche pour les payer.

BEN-LEÏL.

Pourquoi donc?

MYRTHA.

Le prix de ces merveilles?...

Digitized by Google

BEN-LEÏL.

Leur prix?... Un soir, vous êtes venue pensive vous asseoir au bord de la mer .. la reine de la Méditerranée vous vit... Je donnerais, dit-elle, la plus riche perle de mon écrin pour le ruban qui noue ses beaux cheveux... et elle vous montrait, signora... Les paroles d'une reine ne sont jamais perdues. Donnez-moi donc ce ruban, et, comme je recevrai en échange la plus belle perle des deux mers, vous aurez fait la fortune d'un homme heureux.

MYRTHA.

Vous n'êtes ni marchand ni contrebandier, Monsieur, vous êtes poëte.

BEN-LEÏL.

Vous savez mon prix, signora.

MYRTHA.

C'est trop ou trop peu.

BEN-LEÏL.

Vous refusez?...

MYRTHA.

Je refuse... (Il fait un paquet des étoffes.)

FIAMMETTA.

Comment?...

MYRTHA.

Tais-toi.

BEN-LEÏL, après avoir fait le paquet.

Vous refusez, signora?

MYRTHA.

Je refuse...

BEN-LEÏL.

Ces étoffes ont été honorées de vos regards, elles n'appartiendront à personne. (Il jette le paquet par-dessus le parapet.)

FIAMMETTA.

Ah! à la mer!

BEN-LEÏL.

Vous m'avez défendu de vous dire : Je vous aime... Mais vous ne pouvez me défendre de vous aimer... à bientôt!

MYRTHA.

A jamais!

BEN-LEÏL.

A toujours ! (Il salue Myrtha et sort. — Ghébel arrive du côté opposé et le suit des yeux.)

SCÈNE IX.

MYRTHA, FIAMMETTA, GHÉBEL.

MYRTHA, sans voir Ghébel.

Comprends-tu cela, Fiammetta?

FIAMMETTA.

Mais je l'ai déjà vu !

GHÉBEL, à part.

Et moi aussi.

FIAMMETTA.

C'est le Levantin !

GHÉBEL, s'avançant.

Fiammetta a raison, c'est le Levantin. (Mouvement.)

MYRTHA, à part.

Ah !

GHÉBEL, à part.

C'est peut-être cet homme qui a écrit !

FIAMMETTA.

La comtesse. (Julia revient.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, JULIA, puis MONTEFIORE ET DONATO.

JULIA, à Myrtha.

Monsieur le marquis et moi, chère enfant, nous avons cru répondre aux vœux de Donato et aux vôtres en avançant le jour de votre union. Vous vous marierez cette semaine, sans bruit, simplement. Les pauvres seuls s'apercevront que vous êtes l'héritière des Fiéramonte et que Donato descend des Scylla.

MYRTHA.

Je n'aurai jamais une autre volonté que la vôtre, Madame. (On entend un chant lointain.)

GHÉBEL.

C'est lui!... c'est Donato, Madame... je reconnais le chant de ses matelots!... (Elle court à la terrasse et agite son mouchoir.)

JULIA, à Myrtha.

Myrtha... les femmes doivent avoir le bonheur modeste... mais le vôtre est presque triste, chère enfant?

MYRTHA.

Un si grand changement se prépare dans ma vie, Madame, que malgré moi le passé me sourit et l'avenir m'inquiète!

GHÉBEL, agitant son mouchoir.

Le voilà! le voilà! (Montéfiore entre avec Donato.)

MONTÉFIORE, à Donato.

Eh! venez donc, cher duc, venez... tout le monde vous attend avec impatience. (Donato entre.)

GHÉBEL, prenant Donato entre ses bras.

Donato! mon enfant!

DONATO, la repoussant.

Eh! nourrice, laissez-moi saluer ma mère et baiser la main à ma fiancée... vous aurez tout le temps de me chiffonner après... (Il salue Julia et baise la main à Myrtha.)

MONTÉFIORE, à Donato.

Avez-vous réussi?...

DONATO.

Non le temps m'aurait manqué d'ailleurs.

GHÉBEL.

Ta blessure?

DONATO, au vice-roi.

Pendant que je tenais la mer... — j'en ai reçu l'avis cette nuit de Bergami le pêcheur, l'un de nos plus sûrs agents... — ces infâmes et misérables pirates, blottis dans les îles du golfe, se sont glissés isolément sur nos côtes. Ils méditent une entreprise hardie. Ils veulent attaquer un des châteaux de la côte. Lequel? on l'ignore. J'ai prévenu en passant Montécorvino, qui se charge, à son tour, d'en instruire ses voisins, si bien que ces bandits trouveront à qui parler.

MONTÉFIORE, bas à Donato.

Ces dames ne courent aucun danger ici?

DONATO.

Ils n'oseront pas s'aventurer jusqu'à nous... mais pour plus de sûreté, j'ai fait demander au podestat trente hommes résolus et j'ai donné l'ordre à mes gens de s'armer.

BEPPO, entrant.

Un message de la cour.

MONTÉFIORE.

C'est du vice-roi; prenez, Donato, ce message vous regarde.

DONATO.

Donnez! (Beppo sort.)

JULIA, à Donato.

De quoi s'agit-il?...

MONTÉFIORE.

Sa Majesté le roi d'Espagne approuve l'union de votre fils et de ma pupille... Et comme présent de noce, Madame, elle rend à votre fils, sinon les titres, du moins les biens de son père.

JULIA, froidement.

Je ne savais pas Sa Majesté si bien disposée pour les Scylla...

DONATO.

Monseigneur le vice-roi a dissipé les derniers nuages qui nous séparaient.

JULIA.

Puis-je savoir comment?...

DONATO.

Comment?... mais...

MONTÉFIORE.

Nous avons pu prouver à Sa Majesté que le duc de Scylla n'avait jamais contesté les droits de l'Espagne et qu'il n'avait pris les armes que contre Frédéric d'Aragon.

JULIA.

Je croyais, monsieur le marquis, que vous connaissiez mieux l'histoire de celui qui fut un instant votre chef. Le duc de

Scylla était un rebelle, un révolté, un proscrit. Il est mort en proclamant l'affranchissement de sa patrie et en maudissant les oppresseurs de Naples... (A Donato.) Je vous raconte les derniers moments de votre père, Monsieur. (Donato se découvre.)

MONTÉFIORE, voulant se retirer.

Madame!...

JULIA, à Montéfiore.

Oh! restez!... vous allez être de la famille... et ce que j'ai à dire, vous pouvez... vous devez l'entendre. (A Donato.) Voyons cette dépêche?

DONATO, hésitant.

Mais...

JULIA, prenant la dépêche.

Voyons donc!... (A part, après avoir lu.) Mon Dieu! (A Montéfiore.) Pardon, monsieur le marquis... vous aviez raison, je dois rester seule avec mon fils.

GHÉBEL, à part.

Malheur à elle si elle arrivait à le haïr! (Montéfiore sort avec Myrtha; Ghébel les suit.)

SCÈNE XI.

JULIA, DONATO.

JULIA, à Donato.

Vous n'aviez donc pas lu jusqu'au bout?... Mais la vérité y est tout entière... ce n'est pas le vice-roi qui a écrit, ce n'est pas lui qui a demandé grâce et résolu de relever la fortune du fils au prix de l'honneur du père, c'est vous!

DONATO.

Mon père voyait le bonheur de Naples dans la liberté, et moi...

JULIA.

Vous le voyez dans l'insolence et sous le fouet de l'étranger, n'est-ce pas?... Ah! taisez-vous... renard allaité par une lionne, autour engendré par un aigle!.. Ah! vous avez osé toucher à

ce glorieux martyr de nos guerres pour lui arracher du front son auréole... Vous avez osé humilier ce géant aux pieds d'un nain... courber cet orgueil, rabaisser cette gloire, amoindrir cette renommée... Vous avez choisi une tombe pour marchepied à votre ambition, parce que vous la saviez muette, cette tombe, et vous avez pris les os de votre père pour en faire les complices de vos lâchetés!.. C'est la dernière des impiétés, savez-vous?... et tout cela pour un château de plus dans vos domaines!... L'homme impie qui déshonore un mort, le fils sacrilége qui vend les os de son père!... Vous avez si peu l'âme et la fierté des Scylla, que je me demande comment leur sang peut couler dans vos veines!

DONATO.

Madame!

JULIA.

Un éclair de colère s'allume dans vos yeux, je crois... Eh bien! je suis presque tentée de vous remercier de vous être un instant oublié, même devant votre mère, quand votre mère vous accuse d'une pareille infamie... (Lui présentant les papiers.) Tenez, faites-vous justice... Tiens, anéantis toi-même cette dépêche, Donato... répudie ce sacrilége, foule sous tes pieds cette honte qu'on te jette au front après en avoir souillé la face d'un mort... L'or pèse moins que l'honneur... tu seras moins puissant, moins redouté, mais tu seras un honnête homme et un fils pieux!... tiens, tiens!...

DONATO, prenant la dépêche et la repliant lentement.

C'est impossible, Madame.

JULIA.

Impossible?

DONATO.

C'est un trop lourd fardeau que l'héritage d'un nom proscrit.

JULIA.

La persécution n'épouvante que les lâches, elle ne tue que les faibles.

DONATO.

Je me ferais du roi d'Espagne un ennemi implacable.

JULIA.

Votre père a eu Ferdinand V pour ennemi.

DONATO.

Il est mort assassiné.

JULIA.

Mourez comme lui!... ah! vous vous taisez?... alors ce sera moi qui anéantirai cette odieuse dépêche et qui la foulerai sous mes pieds!... rien pour l'Espagne, rien de l'Espagne, donnez!... (Avec autorité.) Je le veux!

DONATO, froidement.

Vous n'êtes rien ici, Madame... que ma mère.

JULIA, solennellement.

Je ne suis rien! (Elle s'éloigne; se retournant.) Rien! (Elle sort.)

SCÈNE XII.

DONATO, MYRTHA, FIAMMETTA.

DONATO.

J'aurais dû m'y attendre... N'importe, je devais... non, je n'ai pas fait ce que j'ai fait pour reculer.

FIAMMETTA accourant.

Beppo! Petruccio! venez tous! venez!

DONATO.

Qu'est-ce donc?

FIAMMETTA.

Un accident, Monseigneur!...

DONATO.

Mais quoi?

FIAMMETTA.

La signora Myrtha rêvait au bout de la terrasse, lorsque, dans l'ombre, elle vit glisser une barque montée par des hommes armés...

DONATO.

Des hommes armés!

Digitized by Google

FIAMMETTA.

L'un d'eux la regardait... Elle eut peur, et en se retirant, sa bague, avec laquelle elle jouait machinalement, lui échappa des mains et tomba dans le golfe. (Aux domestiques.) Voyons, qui de vous ira la chercher?

UN ÉCUYER, entrant, à Donato.

Le podestat vient d'arriver avec trente hommes armés!

DONATO.

Le renfort que j'ai demandé. (Myrtha accourt.)

MYRTHA, à Donato.

Monseigneur, cette bague était une sainte relique... ma mère mourante me l'avait donnée après y avoir déposé un baiser... c'est son dernier souvenir que je perds!

DONATO.

Cent ducats à qui rapportera cette bague!... (A Myrtha.) Pardon, belle cousine. (A l'écuyer.) Venez!

FIAMMETTA, aux hommes.

Monseigneur Donato vous offre cent ducats.

PÉTRUCCIO, à Fiammetta.

La mer est trop dangereuse à cet endroit là!

FIAMMETTA.

Deux cents ducats!

UN AUTRE.

Le vent souffle comme une tempête vers la côte!

FIAMMETTA.

Trois cents, quatre cents ducats!

MYRTHA.

La moitié de ma fortune, la voulez-vous?

PÉTRUCCIO.

C'est impossible!

MYRTHA.

Impossible! ah! mon Dieu! (Elle se laisse tomber en pleurant dans un fauteuil. — Ben-Leïl entre, il est en costume de pêcheur, il va lentement vers Myrtha, met un genoux en terre en lui présentant une bague.)

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, BEN-LEIL.

BEN-LEÏL.

Voilà votre bague, signora.

MYRTHA.

Ah!

BEN-LEÏL.

Je suis un pauvre pêcheur de corail... j'explorais ces côtes, lorsqu'un coup d'aviron donné à faux fit sauter mon poignard dans la mer... Je me jetai à sa recherche, mais, au lieu du poignard, j'ai ramené ce bijou. (Myrtha prend la bague. — Ben-Leïl se relève, bas à Myrtha.) L'homme qui vous regardait, Myrtha, c'était moi!

MYRTHA.

J'ai promis la moitié de ma fortune à celui qui me rapporterait cette bague, Monsieur, je tiendrai ma parole.

BEN-LEÏL.

Interrogez ces braves gens, signora, ils vous diront que tous les pêcheurs de corail sont des êtres fantasques. Ma sœur vous a vue aux fêtes de Mortola : « Frère, me dit-elle, je veux un ruban, pareil à celui que la princesse de Fiéramonte avait dans ses cheveux. » C'est une capricieuse fille que ma sœur. « Bien, lui répondis-je, tu l'auras, dussé-je aller à Madras ou à Calcutta... » Vous pouvez m'épargner ce long et pénible voyage. Donnez-moi ce ruban, je serai payé. (Myrtha le lui donne.)

BEN-LEÏL, à part.

Et, elle serait la femme d'un autre?... non... non... jamais! (Clameurs au dehors.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, TOMASSON, SERVITEURS.

TOMASSON, accourant, aux hommes.

Aux armes!... les pirates se dirigent vers le château, aux armes!

FIAMMETTA.

Les pirates! Oh! mon Dieu!

TOMASSO, à Fiammetta.

Va rassurer la comtesse. (Fiammetta sort.)

MYRTHA, à Tomasso.

Les pirates, dis-tu?

TOMASSO.

Vous n'êtes pas en danger ici! — (Aux hommes.) Ils étaient cachés dans une crique de l'île de San-Paolo... le duc nous attend sur la plate-forme, allons! (Ils sortent, on entend des coups de feu.)

SCÈNE XV.

MYRTHA, BEN-LEIL.

MYRTHA, avec terreur.

Oh!

BEN-LEÏL.

Ne craignez rien, je veille sur vous! (Nouveaux coups de feu.)

MYRTHA.

Mon Dieu! mon Dieu!

BEN-LEÏL.

Écoutez-moi, Myrtha... on se bat là-bas, et ma place est parmi ceux qui triomphent ou qui meurent.

MYRTHA.

Mourir!

BEN-LEÏL.

Mon sort dépend de vous; dois-je vivre?

MYRTHA.

Ah! cette fusillade, ces cris!

BEN-LEÏL.

C'est le cri des morts, c'est la fusillade des vivants... Dois-je vivre?

MYRTHA.

Quel est votre nom?

BEN-LEÏL.

Mon nom!

MYRTHA.

Pourquoi pâlissez-vous?

BEN-LEÏL.

Mon nom!

MYRTHA.

Pourquoi frémissez-vous?

BEN-LEÏL.

Je me nomme...

MYRTHA.

Vous vous nommez?

BEN-LEÏL.

Je me nomme Ben-Leïl!

MYRTHA, avec horreur.

Ben-Leïl!

BEN-LEÏL, se jetant à ses pieds.

Oh! pardonnez-moi! Oh! grâce! oh! pitié!

MYRTHA.

Ah! ne m'approchez pas!

BEN-LEÏL, avec humilité.

Vous m'écouterez, Myrtha, vous m'écouterez!.. Pour vous voir j'ai franchi des mers, j'ai risqué vingt fois ma vie pour vous parler, et cette minute d'entretien, si fugitive qu'elle soit, je l'ai achetée par un crime! (Coups de feu.) Mes amis meurent et je suis à vos pieds; leur sang coule, et je prie; ils me maudissent, et je n'écoute même pas leurs voix pour mieux entendre la vôtre! (Mouvement de Myrtha.) Oh! restez!.. Est-ce ma faute si je vous aime! Est-ce ma faute si je n'ai eu autour de mon berceau que des hommes farouches et rudes?..... J'ai gardé de leur rudesse, mais mon cœur est bon, mon cœur est pur!

MYRTHA.

Taisez-vous!

BEN-LEÏL.

Que je meure, condamné par vous, ce sera ma première joie; que je vive, sauvé par vous, ce sera ma première espérance!

MYRTHA.

Mon Dieu!

BEN-LEÏL.

Dois-je vivre? dois-je mourir?

MIRTHA.

Vivez! (Elle veut se sauver et se jette dans Bravadura et Guisca qui escaladent la terrasse et arrivent vivement.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BRAVADURA, GUISCA, PIRATES.

MYRTHA, reculant.

Ah! ces hommes!

BRAVADURA, apercevant Ben-Leïl.

Mille millions de tonnerres!... voilà une aventure d'amour qui nous coûte cher!.. nous sommes repoussés, on nous poursuit, nous n'avons plus qu'à sauter par-dessus cette terrasse et à nous jeter dans nos barques... Allons, vite, capitaine, vite!.. si vous tenez encore à cette femme. . eh bien, enlevez là!

DONATO, au dehors.

Par ici! par ici!

MYRTHA.

La voix de Donato! A moi, Donato, à moi!

BEN-LEÏL, l'arrêtant.

Donato!... (Aux pirates.) Fermez ces portes!... (A Myrtha.) Ah! c'est lui que vous appelez quand je suis là... lui, votre fiancé... lui que vous aimez peut-être!... Eh bien! je suis pour vous ce que j'aurais dû être... je suis Ben-Leïl, Ben-Leïl le bandit, Ben-Leïl le pirate, Ben-Leïl qui ne connaît que sa volonté pour loi et qui vous enlève! (Il l'entraîne.)

MYRTHA.

Au secours! au secours!

BEN-LEÏL.

Dieu ni l'enfer ne t'arracheraient de mes bras! (Il l'emporte.)

BRAVADURA.

Eh! allez donc!... Nom d'une bombe, voilà une cargaison qui en vaut bien une autre!

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

Premier tableau. — L'île des Pirates. — Un temple en ruines.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BRAVADURA, GUISCA, PHINGAR, PIRATES. (Au lever du rideau, on entend chanter.)

GUISCA, regardant dans la coulisse.

Ces gaillards-là! (A des hommes qui accrochent une tente à l'une des colonnes de droite.) Le maître pense à toute autre chose qu'à venir prendre le frais sous sa tente... Mais n'importe, dépêchons-nous... L'île des Ruines va être un peu bien habillée aujourd'hui... Une mariée, quoi! (A Bravadura qui descend en scène.) Dis-moi, Bravadura, Phingar, la sultane du capitaine, m'a l'air d'avoir coiffé ses bonnettes et hissé le pavillon noir ce matin... (Phingar traverse le théâtre de gauche à droite.) La vois-tu courir des bordées à dix encablures de la salle du festin comme si elle boudait le vin de Chypre et méditait un abordage par le travers... (On entend les chants et les rires.) Ils s'amusent pourtant bien là-dedans! ah! si je n'étais pas de quart! (Il soupire.)

BRAVADURA, qui suit de l'œil Phingar.

Il est certain que notre belle Phingar a l'œil plus fauve qu'à l'ordinaire... elle est jalouse!

GUISCA.

On le serait à moins! Je me suis approché de la table où le capitaine est assis avec sa prise de l'autre jour, cette belle Sicilienne... hum!... qu'elle magifique créature!... A vrai dire, elle ne souffle mot... mais quels yeux!... ah! je comprends que le capitaine en soit amoureux...

BRAVADURA.

L'amour!... je voudrais qu'on me l'amenât, celui qui l'a inventé, son procès ne serait pas long! (Les chants et les rires

redoublent.) Allez, c'est bien!.. chantez, buvez!.. on n'en a pas moins signalé une corvette espagnole louvoyant vent debout dans la direction de Capri... Si c'est là une manœuvre!.. je dis que c'est une ruse, moi, et qu'il faut veiller au grain... Voilà ce que je dis; mais ils chantent!... (Brusquement aux pirates de quart.) Allons, vous autres, les buveurs de soleil, relevons les vedettes et doublons les rondes le long de la côte des palmiers... en route! (Ils remontent.)

SCÈNE II.

Les mêmes, GHÉBEL.

(Ghébel et Phingar traversent la scène en causant. Ghébel est vêtue comme les Zingari de l'Archipel.)

PHINGAR, à Ghébel.

Combien êtes-vous?

GHÉBEL.

Deux cents... et à leur tête Donato de Scylla.

PHINGAR.

C'est bien... s'il me convient de vous livrer Ben-Leïl, j'irai vous rejoindre au cap Karridi... va-t'en.

GHÉBEL.

Donato a promis une bourse de dix milles talaris.

PHINGAR, la regardant avec mépris.

Je t'ai dit de te retirer.

GHÉBEL, à part.

Nous te rendrons ta visite, bandit. (Elle s'éloigne; rumeurs et cris dans la salle du festin. — Myrtha accourt.)

SCÈNE III.

PHINGAR, MYRTHA.

MYRTHA, apercevant Phingar.

Une femme! (Allant à elle.) Ah! vous me protégerez au moins, vous me défendrez! à deux nous serons fortes! (Rires au dehors.) Les entendez-vous?... oh! ces rires!... leur colère m'effraierait

moins que leur joie!.. si vous les aviez vus!.. leurs yeux flamboyaient, leurs mains se crispaient... l'un d'eux a brisé sa coupe ruisselante sur la tête d'un esclave... et ils ont ri... un autre s'est ouvert le bras pour prouver que son sang était vermeil comme le vin dont il s'enivrait, et ils ont ri... de ce rire strident et hideux qui ressemble à des rugissements de tigre! (Rires et bruit au dehors.) Et voilà les hommes auxquels il commande, avec lesquels il vit!

PHINGAR.

Le maître est le maître, on ne discute pas avec sa volonté.

MYRTHA, la regardant avec attention.

Qui es-tu, jeune fille?

PHINGAR.

J'étais plus riche et plus puissante que toi... qui es princesse de Fiéramonte... aujourd'hui, je suis son esclave!

MYRTHA.

Pauvre enfant!

PHINGAR.

Tu as tort de me plaindre.

MYRTHA.

Tu ne regrettes pas ta patrie?

PHINGAR.

Non.

MYRTHA.

Ton père, ta famille, tes amis?

PHINGAR.

Je ne me souviens ni des uns ni des autres.

MYRTHA.

Tu n'exècres pas cet homme, tu ne le maudis pas!

PHINGAR.

Je l'aime!

MYRTHA.

On peut l'aimer?...

PHINGAR.

Oui... et tu le sais bien!

MYRTHA.

Moi!... ah! mieux vaudrait la mort dans les veines qu'un

pareil amour dans le cœur!... tu l'aimes!... je ne m'étonne plus si tes mains sont brûlantes.

PHINGAR.

Je souffre!

MYRTHA.

Si tes yeux étincellent d'un feu sombre...

PHINGAR.

C'est que la haine me dévore... car je te hais!

MYRTHA.

Moi?...

PHINGAR.

Je te hais, parce qu'il t'aime!...

MYRTHA.

Ah! je suis perdue! (Elle s'éloigne de Phingar avec effroi.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BEN-LEIL et ses convives, ensuite BRAVADURA.

BEN-LEÏL, à Myrtha.

Vous fuyez nos fêtes... nos fêtes vous suivront, belle farouche, car vous êtes notre reine!...

MYRTHA.

Mon Dieu! mon Dieu!

BEN-LEÏL.

Phingar, n'avons-nous pas pillé le marché de Stalimène il y a quinze jours et ramené trente femmes destinées aux sérails d'Asie?... On les dit habiles aux danses grecques et dalmates... qu'elles viennent!... Les plus belles seront aux plus braves, entendez-vous, mes tigres?

TOUS.

Vivat!

BEN-LEÏL.

Buvez, chantez, et faites trembler ces ruines sous l'ouragan du plaisir! (Grande entrée générale des femmes.)

DANSES.

BRAVADURA, sur le final du ballet.

Comment, vous dansez ici?... (Mouvement général.) On vient de

surprendre dans les roches du grand récif deux rôdeurs étrangers... on les amenait, lorsqu'échappant à nos hommes, ils se sont précipités à la mer et s'y sont noyés .. Cela n'est pas clair... Il se brasse quelque chose sous le vent, capitaine!

BEN-LEÏL, sans l'écouter.

Bravadura!

BRAVADURA.

Hein?...

BEN-LEÏL, lui montrant Myrtha.

Regarde-la!... on dirait la statue de l'orgueil... Oh! je la vaincrai par la stupeur, par l'épouvante!

BRAVADURA.

Oui... mais...

BEN-LEÏL.

Eh bien! vous autres... pourquoi ces fronts inquiets, pourquoi ces coupes vides? Buvons!

BRAVADURA.

Eh! non... ne buvons pas... on vient de couler un bateau plat qui s'engageait dans la passe du corail... Douze hommes le montaient, ils se sont fait tuer jusqu'au dernier... ça n'est pas clair!...

BEN-LEÏL, qui reste sans répondre, les yeux fixés sur Myrtha.

Silencieuse et farouche!

BRAVADURA.

Pardon, capitaine... mille millions de... il faut absolument que je vous parle!...

BEN-LEÏL.

Va-t'en!

BRAVADURA.

Il le faut, capitaine, il le faut...

BEN-LEÏL.

Suis-je le maître?... (Bravadura baisse la tête, hésite encore et se retire. — A Myrtha.) Comprends-tu ma puissance, enfin?... Tu as vu nos festins et nos danses, tu vas voir nos richesses. (Sur un geste de Ben-Leïl, des esclaves apportent des coffrets qu'elles déposent aux pieds de Myrtha.)

PREMIÈRE ESCLAVE, à Myrtha.

Tu étais princesse là-bas, tu seras reine ici. Tiens, regarde.

(Elle ouvre le coffret.) Toutes les splendeurs de la terre tiennent dans ce coffret... l'or, c'est tout... Tu n'as qu'à étendre la main pour en faire couler un fleuve à tes pieds... Tiens, tiens! (Elle prend des poignées d'or qu'elle laisse retomber dans le coffret en souriant.)

DEUXIÈME ESCLAVE.

Tu as peut-être rêvé d'avoir dans tes cheveux et à ton cou les plus belles perles de la mer... à tes bras blancs les coraux rouges... Regarde!...

PHINGAR.

Perles et diamants, coraux et rubis, ne sont faits que pour rehausser ta beauté. J'étais avant toi la sultane de ces contrées, je serai ta première esclave désormais. A moi l'honneur de t'attacher cette couronne; tu seras plus séduisante aux yeux du maître. (Les esclaves couvrent Myrtha de pierreries. Myrtha ne bouge pas. — Phingar prend un éventail où il y a un miroir, met un genou en terre et présente le miroir à Myrtha.) Te trouves-tu assez belle?

MYRTHA, fondant en larmes.

Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu!

BEN-LEÏL, à part.

Elle pleure... (Haut aux hommes.) Éloignez-vous!

PHINGAR, à part.

Comme il l'aime!

BEN-LEÏL, à part.

Elle pleure!.. (avec force.) Terre et cieux! n'ai-je pas dit qu'on me laissât!... (Les pirates ainsi que les femmes se retirent par différents côtés. Ghébel paraît, elle vient à Phingar pendant la sortie.)

GHÉBEL, à Phingar.

Eh bien?..

PHINGAR.

C'est toi, mauvais ange?

GHÉBEL.

Es-tu prête?

PHINGAR.

Aimer, c'est se venger!.. Viens, viens!

GHÉBEL.

Enfin!.. (Elles s'éloignent.)

SCÈNE V.

BEN-LEÏL, MYRTHA.

BEN-LEÏL.

Pardon!.. Oh! tout mon sang pour ne plus voir couler ses larmes!.. Ah! je t'aime!

MYRTHA, avec mépris.

Je t'aime!

BEN-LEÏL.

Je vous aime!

MYRTHA.

Je suis votre prisonnière peut-être... je ne suis pas encore votre esclave.

BEN-LEÏL, suppliant.

Myrtha!..

MYRTHA.

Une princesse de Fiéramonte peut se laisser toucher par un soupir, par un regard, par un sourire... un mot peut être un roman pour elle... une fleur, un poëme... Oui! (avec mépris.) Mais ces perles, ces perles que vous avez volées, ces coraux et ces diamants que vous avez pillés, cet or encore taché de sang... C'est la digne parure de vos compagnes, bandit, c'est la dot de vos filles, voleur! (Elle les jette loin d'elle.)

BEN-LEÏL.

Ah! c'est trop!.. On me nomme dans la langue berbère d'un mot qui signifie : Issu de la nuit. On a tort; je suis fils de mon courage et de ma volonté. Le juste et l'injuste, mots creux! Rien n'est vrai que la force. La nature nous le crie par ses mille voix. Quel est le roi des déserts? le lion... Quel est le roi de l'air? l'aigle... Et l'aigle et le lion m'ont dit : Sois fort!

MYRTHA.

Barbare!

BEN-LEÏL.

J'ai vu vos villes... J'ai vu Naples, j'ai vu Palerme... Un amas de maisons, un troupeau d'esclaves!... Et quoi encore?... des

lois qui changent, des hommes qui tremblent, des femmes qui mentent; de l'encens pour les grands de la terre et du mépris pour Dieu; des statues, beaucoup, des hommes, point; le masque avant le visage, le mensonge avant la vérité!.. Votre civilisation!.. Tenez, en voilà les ruines... Moi je les foule aux pieds et je reste barbare!

MYRTHA.

Je vous en veux de mes illusions détruites.

BEN-LEÏL.

Que voulez-vous dire?

MYRTHA.

Rien.

BEN-LEÏL, se contenant.

Tu as donc une force contre ma force?

MYRTHA.

Ce qu'on méprise n'effraie pas.

BEN-LEÏL.

Tenez, Myrtha, je renonce à ma vie de pirate, j'irai me jeter aux pieds du vice-roi, je m'humilierai jusqu'à la prière, moi qui n'ai incliné la tête que devant Dieu... Je lui dirai : Monseigneur, j'ai été une menace et un péril pour vous jusqu'ici, mais me voici suppliant et les mains jointes... je suis bon marin, brave soldat... jetez-moi sur une galère ou sur un champ de bataille... si petite que sera ma place, j'y tiendrai... si grande qu'elle puisse être, je la remplirai!.. Ah! laissez-moi mériter celle que j'aime!.. je serai moins terrible, moins grand peut-être, mais utile... je ne serai plus le maître, je serai l'esclave!.. (Se jetant à ses pieds.) Oui, votre esclave, le voulez-vous?

MYRTHA.

Je ne dois plus vous entendre.

BEN-LEÏL.

Je rachèterai mon passé!... Vous me diriez : Sois illustre et glorieux comme César... Oh! tout est possible... il est si aisé d'être grand quand une femme aimée vous regarde!... Voyons, soyez la main qui me relève, le courage qui me

guide, l'âme qui me purifie en me réconciliant avec moi-même et avec Dieu!... Vous vous taisez? (Se relevant.) Ah! prenez garde!

MYRTHA.

On ne craint personne quand on a le courage de mourir.

BEN-LEÏL.

La mort!... je la devancerai! La mort! qu'elle vienne te prendre dans mes bras!

MYRTHA.

Insensé!.. mais la mort est partout!.. La mort est là, je n'ai qu'à me briser la tête contre ces ruines... elle est dans ces fleurs, que je n'ai qu'à porter à mes lèvres... Elle est dans ton amour, car tu me tueras, si je veux!

BEN-LEÏL, d'une voix sombre.

Taisez-vous! ne me faites pas entrevoir que vous êtes mortelle et que par votre mort je puis me venger d'un rival... mieux vaut aujourd'hui que demain, prenez garde!

MYRTHA.

Un rival!... Eh bien, ce rival est mon fiancé!

BEN-LEÏL.

Je le sais.

MYRTHA.

Ce rival est l'époux que j'ai choisi!

BEN-LEÏL.

Taisez-vous!

MYRTHA.

Ce rival, je l'aime!

BEN-LEÏL, portant la main à son poignard.

Vous tentez Dieu!

MYRTHA.

Je l'aime!

BEN-LEÏL, tirant son poignard.

Ah!... (Il s'arrête et recule.)

MYRTHA.

Tu hésites?... Patience, tu y arriveras, le poignard t'est familier.

Digitized by Google

BEN-LEÏL.

Je veux que tu vives !

MYRTHA, raillant.

Pour qui?... pour toi peut-être?

BEN-LEÏL.

Elle raille!... Ah! je me suis traîné à ses pieds, et elle raille!... J'ai voulu l'adorer comme on adore Dieu, et elle rit!... Eh bien! ris maintenant... j'ai brisé mon idole... Tu es là, tu m'appartiens, tu es à moi!... à moi, entends-tu bien?... non pas comme amie, mais comme esclave... non pas comme épouse, mais comme maîtresse!...

MYRTHA.

Je ne te crains pas!

BEN-LEÏL.

Pourquoi trembles-tu alors?

MYRTHA.

Pour toi, car Dieu te regarde!

BEN-LEÏL.

Dieu me foudroiera s'il veut!...

MYRTHA, reculant.

Sacrilége!... (On entend des chants.)

BEN-LEÏL, avec sauvagerie.

Les chants recommencent, tu entends? chacun de mes compagnons a sa maîtresse à ses côtés... je veux montrer aussi mon bonheur au grand jour, moi... tu vas me suivre!

MYRTHA, reculant.

Ben-Leïl!

BEN-LEÏL.

J'ai prié, tu as été sourde à mes prières... prie à ton tour, je suis sourd à ta voix!

MYRTHA.

Si lâche et si misérable que tu sois, tu as eu une mère... eh bien! insulte ta mère en m'insultant, outrage-la en m'outrageant!

BEN-LEÏL, s'arrêtant.

Ma mère!

MYRTHA, à part.

Il a tressailli! (A Ben-Leïl.) On aime et on respecte sa mère...

eh bien! si ta mère te voyait, si elle était là, dis, oserais-tu mépriser ses larmes... oserais-tu, devant elle, devant cette femme, insulter une femme?

BEN-LEÏL, avec douleur.

Ma mère!

MYRTHA.

Elle est morte? où est sa tombe?... c'est là qu'il nous faut aller tous les deux!... nous la prierons ensemble... Il pleure!... ah! il pleure!

BEN-LEÏL.

Ma mère! (Il s'agenouille.) Être que j'ignore, fantôme qui traverse mes rêves, et qui me sourit dans mon sommeil... ma mère! Est-ce par sa bouche que vous me parlez en ce moment? (Il se découvre.)

MYRTHA, à part, le regardant.

Qu'ai-je vu? est-ce le signe d'une origine illustre? est-ce l'aigrette des Scylla? Mon Dieu!... quel est le mystère qui se dresse là, tout à coup?

BEN-LEÏL.

Myrtha, vous m'avez brisé d'un mot... je vous en supplie... ne refusez pas de me tendre la main.

MYRTHA.

La voici.

BEN-LEÏL.

Vous êtes libre!... (Avec des pleurs subits.) Ah! je vous aimais bien cependant! (Il tombe assis la tête dans ses mains. — On entend des: Qui vive! renvoyés et répétés au loin.)

GUISCA, accourant.

Capitaine! nous sommes trahis, nous sommes cernés!

MYRTHA.

Mon Dieu!

GUISCA.

La flotte espagnole est dans nos ports... les troupes du viceroi sont dans l'île, avant une heure nous seront attaqués!

BEN-LEÏL.

L'île?... des troupes?... (A Myrtha.) Que dit-il?

GUISCA.

Nous avons à peine le temps de nous jeter dans les embar-

cations pour rejoindre nos navires! Les troupes du vice-roi marchent aux cris de vive Donato!

BEN-LEÏL.

Donato!... ah! votre fiancé!... où sont mes armes!... mettez cette femme en sûreté!.. vous m'en répondez sur vos têtes!... mes armes!

MYRTHA.

Ben-Leïl!

BEN-LEÏL.

Allez! (On entraîne Myrtha.) Les bateaux plats sont armés?

GUISCA.

Oui, capitaine, ils sont embusqués dans les criques, ils peuvent se défendre.

BEN-LEÏL.

Rejoignons nos fustes de guerre!

TOUS.

Aux embarcations!

UN PIRATE, accourant.

Les embarcations sont au large... les amarres ont été coupées... nous sommes perdus!

BEN-LEÏL.

Perdus, quand je suis debout?

GUISCA, montrant la coulisse.

La frégate espagnole!.. elle s'approche!

PIRATES.

Tachons de rejoindre la corvette, capitaine!

GUISCA.

Nous pourrons y arriver par le pont!

TOUS.

Allons! (Un coup de canon.)

BRAVADURA, accourant.

N'avancez pas, le pont vient d'être emporté par un boulet.

BEN-LEÏL.

Ah! le lion est pris dans son antre!

BRAVADURA.

Pas encore!... A moi, vous autres!... (Ils déplacent une colonne ou

un morceau de rocher et démasquent un anneau de fer soudé à une trappe. — Relevant la trappe, à Ben-Leïl.) L'antre à deux issues!... Descendez vite, capitaine, nous vous suivons!

BEN-LEÏL.

Où conduit ce souterrain?

BRAVADURA.

A l'extrémité nord-est de l'île... nous pourrons nous jeter dans le bois.

BEN-LEÏL.

Combien de temps faut-il à ma corvette pour tourner l'île et se rendre à la sortie du souterrain?

BRAVADURA.

Douze minutes pour rejoindre la corvette avec une barque légère et quatre bons rameurs, trente-cinq minutes pour tourner l'île.

BEN-LEÏL.

Combien de temps pourrez-vous vous défendre?

BRAVADURA.

Tant que nous aurons de la chair sur les os.

TOUS.

Oui, oui!

BEN-LEÏL.

Une heure?

BRAVADURA.

Va pour une heure! le passage est étroit, ils ne peuvent arriver que trois de front, nous les abattrons par douzaine sans perdre un seul homme.

BEN-LEÏL.

C'est bien. Dans une heure le canon de la corvette retentira au nord-est de l'île... alors vous descendrez dans le souterrain, après avoir renversé ces colonnes pour fermer le passage... Vous me trouverez à la sortie avec le reste de nos hommes.

BRAVADURA.

Mais vous oubliez, capitaine, que toute communication est impossible entre la corvette et nous.

BEN-LEÏL.

Douze minutes pour une bonne barque, vingt pour un bon nageur !

BRAVADURA.

Oui, c'est possible, je suis votre homme ! (Il veut ôter sa veste.)

BEN-LEÏL.

Je garde ce danger pour moi.

BRAVADURA.

Vous, capitaine, à la nage, par un temps pareil, à travers les récifs et la fusillade de l'ennemi ?... vous ne ferez pas cela.

BEN-LEÏL.

Le danger et moi nous sommes frères, nous sommes nés le même jour, et je suis l'aîné !

TOUS.

Non, non, non !

GUISCA.

Moi, plutôt !

BRAVADURA, suppliant.

Moi, capitaine, moi !

BEN-LEÏL.

Vous m'avez promis de vous défendre une heure, j'y compte !

TOUS.

Oui, oui !

BEN-LEÏL.

A vos postes !... C'est bien ! (Bas, à Bravadura.) Je te confie Myrtha. (Il monte sur un rocher.) Maintenant, compagnons, à la grâce de Dieu ! (Il s'élance dans la mer.)

Deuxième tableau. — La Corvette.

La pleine mer. Une corvette avec son équipage sur le pont.

SCÈNE PREMIÈRE.

BEN-LEIL, BRAVADURA, GUISCA, LES PIRATES.

(Ben-Leil est assis sur le gaillard d'arrière, il est absorbé et regarde la mer. Les hommes de l'équipage vont et viennent pour le service.)

Digitized by Google

BRAVADURA.

Cette brise fraichit diablement, il se brasse quelque chose dans l'air. (Se servant de ses deux mains comme d'un porte-voix.) Ohé! abattez deux couples de point... pesez sur le vent! (On exécute la manœuvre.)

BRAVADURA, à Guisca.

Nous leur avons glissé des mains comme des anguilles. (Criant.) Pesez sur le vent!

GUISCA, à Bravadura.

Ils se sont occupés à piller, nous avons eu le temps de gagner la corvette, et bonsoir!... et la petite princesse?

BRAVADURA.

Dans sa cabine. Je n'ai jamais vu d'amoureux pareils... (Montrant Ben-Leïl.) L'un est ici rêvant, l'autre est en bas pleurant... Cette brise me chiffonne. (Criant.) Ramasse donc la toile, garçon! (On exécute la manœuvre.)

BEN-LEÏL, à part.

Pirate!... Un abîme entre elle et moi!

BRAVADURA.

Bon, le grain se décide. (A Ben-Leïl.) Qu'en dit le capitaine?

BEN-LEÏL.

Quoi?

BRAVADURA, montrant le ciel.

Voyez.

BEN-LEÏL, se levant.

Ah! ah! une tempête qui se prépare... cela me distraira.

GUISCA.

Nous aurons dansé bien d'autres sarabandes que celle-là, sans avoir eu de jambes cassées.

BEN-LEÏL, prenant son porte-voix.

A la manœuvre!... une demi-bordée... coiffez toutes les voiles!... serre le vent!

BRAVADURA, se servant de ses deux mains en guise de porte-voix.

Lofe, Lofe, au plus près du vent! (La tempête éclate. — A Ben-Leïl.) Dans ces parages, le vent saute sans crier gare. Le temps sera dur.

Digitized by Google

BEN-LEÏL, dans son porte-voix.

Brassez carré les vergues d'arrière ! (La tempête augmente.)

BRAVADURA, à Ben-Leïl.

Toute la mer est enveloppée... nous allons être à la cape.

BEN-LEÏL.

Carguez les basses voiles !

BRAVADURA, regardant au loin.

Ah ! la petite flotille espagnole !

BEN-LEÏL.

Ils chassent dans nos eaux ! (Criant dans son porte-voix.) Ferlez, ferlez donc !

BRAVADURA, à Ben-Leïl.

Ils tirent moins d'eau que nous, ils nous atteindront. (Criant.) Ferlez les voiles, là-haut ; ferlez ! mille tonnerres, ferlez !

GUISCA, au haut du mât.

La rafale est trop forte. (Descendant.) Elle va nous prendre par notre batterie de babord, capitaine.

BEN-LEÏL, dans son porte-voix.

La barre au vent. (Un rugissement terrible ébranle l'air, le navire s'incline sous le choc. — Criant.) La barre au vent ! la barre au vent !

BRAVADURA.

Il est trop tard, capitaine, le navire ne se relèvera pas !

BEN-LEÏL, à Bravadura.

Aux porte-haubans d'artimon ! (Bravadura monte pour exécuter l'ordre. — A Guisca.) Le navire obéit-il au gouvernail ?

GUISCA.

Non capitaine...

BEN-LEÏL, à Bravadura qui attend.

Coupe ! (Bravadura donne un coup de hache sur une des rides, toutes les autres se détachent avec elle. Le mât soutient seul la masse des agrès. — A Guisca.) Fait-il son abatée ?

GUISCA.

Non capitaine...

BEN-LEÏL, à un matelot.

Ma hache, il y va de la vie ! (On lui apporte une hache.)

GUISCA, au capitaine qui s'apprête à monter au mât de misaine.

Que faites-vous, capitaine?

BEN-LEÏL.

Il faut couper la voile de hunier!

GUISCA.

Ce mât plie comme un roseau!

BEN-LEÏL.

Nous sommes perdus si la voile de hunier reste! (Criant.) Descendez des agrès de misaine!... moi seul!

GUISCA.

Sainte Vierge, patronne des matelots, nous vous brûlerons un cierge, sauvez-nous, sauvez-nous! (Ben-Leïl monte au mât, porte un coup de hache au cordage qui retenait la voile gonflée, la toile se détache, les cordages se rompent et les étais et les rides se cassent, le mât se fend, chancelle et s'abime.)

BRAVADURA, frappant sur l'épaule de Guisca.

Ta prière a été entendue, garçon, le navire se relève.

BEN-LEÏL.

Déblayez le pont!... sois paré à hisser le petit hunier. (On débarrasse le pont.)

LE GABIER DE HUNE.

Ohé! la flottille approche.

BEN-LEÏL.

Babord, ou tribord?

LE GABIER DE HUNE.

Par notre hanche de dessous le vent!

BEN-LEÏL, à Bravadura.

Nous ne pourrons pas leur échapper. C'est assez fuir, d'ailleurs. Combien de livres de poudre avons-nous là?

BRAVADURA.

Six mille.

BEN-LEÏL.

C'est bien. (Criant.) Branle-bas général de combat.

BRAVADURA.

Tout le monde sur le pont. (Chacun se met à son poste.)

BEN-LEÏL.

Êtes-vous déterminés à vous faire couler plutôt que de vous rendre ?

TOUS.

Oui, oui, jusqu'au dernier !

BEN-LEÏL.

Vendons chèrement notre vie, alors ! (Regardant.) Ils viennent ! (A ses hommes.) Ne vous montrez pas ! un silence de mort ! (Regardant.) Plus près... plus près encore... une petite bordée .. c'est cela... Les voilà ! (A ses hommes.) démasquez vos pièces ! feu sur toute la ligne !

TOUS.

Vive le capitaine ! (Des bateaux plats arrivent portant des Espagnols. Ils montent à l'abordage; combat d'abordage.)

BRAVADURA, tombant blessé.

Diable ! mon compte est fait !

BEN-LEÏL, prenant une hache.

Terre et cieux ! (Il tombe sur les assaillants à coups redoublés. Les Espagnols montent à l'abordage par la poupe et la proue, de tous côtés; les pirates sont vaincus.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DONATO, LES TROUPES.

DONATO.

Rendez-vous ou vous êtes morts !

BRAVADURA, se redressant.

Je mourrai debout du moins ! (Le reste de la troupe de Ben-Leïl se groupe autour de lui.)

BEN-LEÏL, saisissant une torche qu'on lui apporte.

Ah !... (A Donato.) Un pas de plus, et je mets le feu aux poudres, et je fais sauter la corvette. (Les hommes reculent.)

BRAVADURA, aux hommes de Donato.

Voilà ce qui s'appelle une partie de plaisir, mes mignons... ne vous gênez pas, nous ferons le grand voyage ensemble !...

DONATO, repoussant Tomasso qui le retient.

J'ai juré de l'emmener vivant, et cela sera !

BEN-LEÏL, à Donato.

Viens donc me chercher!.. Tiens, voici ma main... la veux-tu?

DONATO.

Oui, je la veux!

MYRTHA, paraissant.

Ma place, Messieurs, ma place!

TOUS.

Myrtha!

BEN-LEÏL.

Myrtha!

MYRTHA, à Ben-Leïl, montrant les soldats de Donato.

Ces soldats se sont dévoués pour moi, je viens partager leur sort.

BRAVADURA, à Ben-Leïl.

Plus on est de fous et plus on rit!... Le feu aux poudres capitaine, le feu aux poudres!

BEN-LEÏL.

Tuée par moi! .. elle!...

LES PIRATES, à Ben-Leïl.

Qu'attends-tu?

BEN-LEÏL, les yeux fixés sur Myrtha.

Donato, je suis ton prisonnier. (Il jette la torche.)

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

Digitized by Google

TROISIÈME JOURNÉE

Premier tableau. — Les deux Mères.

L'oratoire de Julia.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIA, puis FIAMMETTA.

(Julia est à genoux à gauche sur un prie-Dieu. Fiammetta entre.)

FIAMMETTA, à part.

Voilà une journée qui pourra compter. — Le triomphe de monseigneur Donato... et ces pauvres pirates qu'il a tous fait tuer sur le pont, depuis leur lieutenant Bravadura jusqu'au dernier mousse... Enfin, ce soir... ce soir un mariage... le mariage de ma pauvre maîtresse!...

JULIA, retournant la tête.

C'est toi, mon enfant?... as-tu éclairé la chapelle?

FIAMMETTA.

J'y allais, Madame... l'aumônier du château se rendra aux ordres de madame la comtesse à minuit.

JULIA.

Bien.

FIAMMETTA.

Madame la comtesse attendra seule ici?... mais on dit qu'à cette heure l'ombre du duc...

JULIA.

Hélas! mon enfant, les morts ne reviennent pas.

FIAMMETTA, à part, se dirigeant vers la chapelle.

Des murs sombres où sont pendues les armures des Scylla...

Digitized by Google

On dirait des hommes de fer qui vous regardent! (Reculant devant Myrtha qui entre par une porte masquée dans le mur.)

FIAMMETTA, à part.

Ah!... elle m'a fait une fière peur! (Elle sort.)

SCÈNE II.

JULIA, MYRTHA.

MYRTHA.

Je vous cherchais, Madame!

JULIA, avec mélancolie.

Tu cherches l'ombre et la tristesse dans ces habits de fête?... (Lui prenant la main.) Pauvre chère enfant, tu connais déjà la douleur!

MYRTHA.

La plus cruelle de toutes, celle d'être fiancée à celui qu'on ne peut aimer!

JULIA.

Tu n'aimes pas Donato?

MYRTHA.

Je voudrais ne penser qu'à Dieu et entrer dans un cloître.

JULIA.

Tu aimes quelqu'un!... Oh! tu peux tout me dire... mon cœur est fait d'indulgence et de pitié pour ceux qui aiment?

MYRTHA, baissant la tête.

Je l'ai compris... je le sentais... voilà pourquoi je suis venue à vous!

JULIA.

Parle-moi comme à une amie, parle comme si je n'étais pas la mère de Donato... Son nom?

MYRTHA.

Il l'ignore lui-même. C'est un enfant abandonné que des pirates ont recueilli. Mais, — chose étrange, Madame, — c'est la vivante image de Scylla!

JULIA, se levant.

De Scylla?... La nature est impuissante à reproduire l'âme et les traits de certains hommes... son fils même ne lui ressemble pas!

MYRTHA.

Tomasso a cru retrouver son maître en le voyant... C'est peut-être un jeu cruel du hasard... mais tout en lui rappelle le héros dont vous m'avez souvent parlé... il a même au front une touffe blanche...

JULIA, vivement.

L'aigrette des Scylla!... (La conduisant devant un portrait en pied de Scylla.) Tu es folle, enfant, tu es folle, regarde!

MYRTHA, reculant.

Ben-Leïl!

JULIA.

Non, Scylla!

MYRTHA.

Scylla pour vous, Ben-Leïl pour moi!

JULIA, à part.

Oh! mes doutes!... (Haut.) Et il n'a jamais connu ses parents?

MYRTHA.

Non!

JULIA.

Ah! mon Dieu! (A Myrtha.) Où est-il?

MYRTHA.

Prisonnier dans l'un des cachots du souterrain!

JULIA.

Gardé par qui?

MYRTHA.

Par Tomasso!

JULIA.

Et Donato?

MYRTHA.

Donato a fait dresser le gibet qu'il destine au prisonnier. Si

le vice-roi y consent, il le fera mourir sous nos yeux, Madame!

JULIA.

Voyons, calme-toi... Et tu as compté sur ma pitié pour le sauver?

MYRTHA.

J'ai compté sur vos souvenirs!

JULIA.

Je veux le voir, viens!... (Elle l'entraîne par la porte de droite; Fiammetta revient.)

SCÈNE III.

FIAMMETTA, puis GHÉBEL.

Voilà qui est fait... (Regardant.) Je suis seule! (Entre Ghébel.)

GHÉBEL, de la porte, bas.

J'ai cru entendre la voix de Myrtha. (Elle descend la scène.)

FIAMMETTA.

Ghébel!

GHÉBEL, à part.

Qu'avait-elle à dire à la comtesse? ni l'une, ni l'autre n'aiment Donato.

FIAMMETTA, à part.

Elle a toujours l'air de conspirer, celle-là. (Haut, avec un demi-sourire railleur.) Dites donc, Ghébel, est-ce moi que vous cherchez? (Mouvement de Ghébel, qu'elle réprime aussitôt.)

GHÉBEL.

Je cherche la comtesse.

FIAMMETTA.

Elle était ici tout à l'heure avec mademoiselle de Fiéramonte.

GHÉBEL, à part.

La porte du souterrain est entr'ouverte. (Haut.) La princesse est venue par là? (Elle montre la porte.)

FIAMMETTA, à part.

Elle l'épie. (Haut.) Non.

GHÉBEL, avec bonhomie.

Je l'aurais cru... elle était donc bien agitée?

FIAMMETTA.

Pourquoi cela?

GHÉBEL, ramassant un mouchoir.

Elle a oublié son mouchoir... un mouchoir brodé par sa mère?

FIAMMETTA, à part.

La sorcière!... (Haut.) Elle m'a semblé calme, même indifférente.

GHÉBEL, montrant la porte de droite.

Elles sont sans doute descendues dans le souterrain?

FIAMMETTA.

Cette porte vous intrigue?... C'est moi qui vient de l'ouvrir... J'avais entendu du bruit... c'était le prisonnier qui se lamentait!... —Est-ce qu'on le jugera bientôt?

GHÉBEL.

On ne juge pas ces gens-là, on les pend, voilà tout.

FIAMMETTA.

Au fait, des pirates!... On dit que leur capitaine est hideux?

GHÉBEL.

C'est un beau jeune homme que tu connais.

FIAMMETTA.

Moi?

GHÉBEL.

Le Levantin...

FIAMMETTA.

Le Levantin?

GHÉBEL.

Le contrebandier, si tu aimes mieux?...

FIAMMETTA.

Lui?... (A part.) Ma pauvre maîtresse!

GHÉBEL.

Elles doivent être dans la chapelle... j'y vais! (Elle sort par la droite en jetant sur Fiammetta un regard soupçonneux.)

FIAMMETTA, à part.

Comme elle me regarde!... Je ne suis pas méchante, mais si je pouvais l'envoyer au Maroc ou à Péra, je n'y manquerais pas. (Arrivent Julia et Myrtha, pâles et bouleversées.)

SCÈNE IV.

JULIA, MYRTHA, FIAMMETTA.

JULIA, regardant le portrait.

Oui, c'est bien cela!.. Ce n'est pas le portrait de Scylla, c'est le sien!

MYRTHA.

Vous auriez dû lui parler, Madame.

JULIA.

Je n'ai pas osé... je n'ai pas pu... j'ai été frappée comme d'une apparition!.. que pouvais-je lui dire, d'ailleurs... je n'avais qu'un nom dans le cœur et sur les lèvres : Scylla! qu'un mot : mon fils!... pouvais-je dire à cet étranger, mon fils, pouvais-je dire à cet inconnu, Scylla?

MYRTHA.

Je ne vous ai pas trompée, vous voyez.

JULIA.

J'ai vu Donato en péril, Donato, mon fils, Donato, l'héritier de celui que j'ai aimé vivant et adoré mort! Eh bien! son danger m'a moins émue qu'un regard de cet homme!

MYRTHA.

Votre cœur parlait!

JULIA.

Pour bien me convaincre que je n'étais pas le jouet d'un rêve, j'ai dit tout bas à Tomasso : Tuerais-tu Ben-Leïl si on te l'ordonnait? « Non, me répondit-il en frissonnant, je croirais tuer mon maître!.. » Eh bien! je le sauverai, car je croirais avoir livré mon fils!

FIAMMETTA, bas à Julia.

Ghébel est dans la chapelle, Madame.

JULIA, frissonnant.

Ghébel!.. Ghébel! (A part.) Elle tient ma destinée. (Haut.) Dis lui de descendre. (Fiammetta sort.)

MYRTHA.

Vous voulez l'interroger, prenez garde, Madame, cette femme est une énigme, elle est impénétrable, Dieu seul peut lire dans son cœur.

JULIA.

Dieu, et une mère aussi peut-être! Laisse-nous, mon enfant. (Myrtha sort.)

SCÈNE V.

JULIA, puis GHÉBEL.

JULIA.

Si elle a mon secret, je le lui arracherai!... Dieu sera de mon côté... il ne verra pas sans pitié le doute et l'anxiété où je suis!... La voilà!

GHÉBEL, à part, en entrant.

Que peut-elle me vouloir? (Haut.) Madame la comtesse m'a fait demander?

JULIA.

Je voulais te prier de passer chez l'aumônier, j'ai changé d'avis. — Tu as l'air inquiète?

GHÉBEL.

Moi?... c'est possible, car madame la comtesse me paraît souffrante. Elle n'a pris aucune nourriture depuis ce matin.

JULIA.

Je n'ai pas faim, je n'ai que soif... tu me donneras un verre d'eau.

GHÉBEL, vivement.

Votre hydromel?

JULIA, la retenant.

Tout à l'heure!... j'ai fait un rêve cette nuit qui me tourmente... Crois-tu aux rêves?

GHEBEL.

Sur un rêve, on a prédit à mon père qu'il mourrait l'année suivante, et il est mort!

JULIA.

La nuit passée, je me suis endormie dans ce fauteuil. Minuit sonnait. Les paysans de ce château se pressaient à cette porte... Ils tremblaient tous... car on entendait les pas d'un homme d'armes et sa lourde épée qui résonnaient sur les dalles. C'était Scylla. Il était sombre et triste... mais d'une tristesse que la mort ne donne pas. Il vint à moi.. de grosses larmes

roulaient dans ses yeux vides... il me dit : « Où est mon fils?.. » je fis venir Donato et voulus les mettre dans ses bras... il le repoussa avec colère en me répétant : « Où est mon fils? » je persistai... il le repoussa de nouveau en me criant : « où est mon fils?... » j'entends encore sa voix, Ghébel... je sens encore sa main qui m'a touchée!... que dis-tu de cela?

GHÉBEL.

Je dis que c'est un rêve, Madame.

JULIA.

Rêve étrange, rêve terrible!.. tout avait disparu!.. nous étions dans un lieu sombre... le vent sifflait dans les ronces... l'eau dégouttait des roches!... Sur de la paille, dans un coin, un prisonnier gisait... des fers aux pieds... des fers aux mains... mais la tête haute et fière!... l'ombre prit une lampe et la promena lentement sur cette tête hautaine où mes yeux s'attachaient malgré moi! — « Reconnais-tu mon fils, me dit-elle!... — C'était Ben-Leïl! — et l'ombre le poussa dans mes bras en lui disant : « Embrasse ta mère! »

GHÉBEL.

Ben-Leïl?

JULIA.

Et nous nous tenions embrassés pendant que l'ombre parlait : « C'est bien ton fils, disait-elle... tu dois le sentir à ses embrassements, tu dois le reconnaître à son bonheur!... oui, ton fils!... ton fils que tu dois défendre et aimer, ton fils qu'on a ravi à ta tendresse, ton fils que des misérables ont volé et dont tu as élevé l'ennemi dans ta maison!... (Ghébel fait un mouvement.) L'ennemi de ma race... Un bâtard qui souille mon nom en le portant, et qui parle en maître dans ce palais où il devrait servir en esclave! »

GHÉBEL, à part.

Donnez-moi la force de me taire, mon Dieu!

JULIA.

Alors, Donato s'est montré... et l'ombre l'a dégradé, souffleté de son épée, chassé comme un laquais!... que dis-tu de cela

GHÉBEL, souriant.

Voilà un rêve bien effrayant et bien absurde, Madame.

JULIA.

N'est-ce pas? (A part.) Elle n'a pas tremblé, elle n'a pas pâli.

GHÉBEL.

Après?

JULIA.

Après?... après?... (Se contenant.) Mon rêve s'est dissipé au premier rayon du jour, et je suis rentrée dans la réalité. Tu crois peut-être que j'ai retrouvé le repos. Au contraire. J'avais vu en songe une porte perdue dans une des murailles du château, cette porte, la voici... j'avais suivi un escalier avec des marches inégales et tortueuses, cet escalier est là... au bas, un souterrain, au bout du souterrain un cachot, et dans ce cachot, un prisonnier couché sur de la paille et chargé de fers... j'ai vu le souterrain, j'ai vu le cachot, j'ai vu le prisonnier!

GHÉBEL, à part.

Ciel!

JULIA.

Et ce prisonnier se nomme Ben-Leïl!

GHÉBEL.

Le hasard a d'étranges rapprochements.

JULIA.

Cet homme est l'image vivante de Scylla!

GHÉBEL.

La nature a ses fantaisies.

JULIA.

Il porte au front l'aigrette des Scylla!

GHÉBEL.

Dans une chaumière, en Calabre, j'ai vu le portrait d'un pâtre qui avait aussi une mèche blanche dans les cheveux. Ce n'était pourtant pas un Scylla.

JULIA.

C'est un enfant volé.

GHÉBEL.

Qui le prouve?

JULIA.

Il n'a pas connu sa mère !

GHÉBEL.

Il ment peut-être.

JULIA.

Recueilli dans une tempête, adopté et nourri par des pirates, il a vécu avec eux et comme eux, mais il a l'âme d'un gentilhomme, il a le cœur d'un soldat !

GHÉBEL.

Il a voulu vous attendrir.

JULIA.

M'attendrir?... en me parlant de sa mère qu'il n'a pas connue ?... est-ce que j'ai perdu mon fils, est-ce que je cherche mon enfant ?

GHÉBEL.

Je vous plains, Madame. Vous vous créez une chimère qui empoisonnera votre vie. (L'observant.) Mais votre cœur ne vous dit donc pas que Donato est votre fils ?

JULIA.

Non !

GHÉBEL.

Vous ne l'aimez pas ?

JULIA.

Non !

GHÉBEL, avec emportement.

Ah ! doutez, pleurez, désespérez, vous méritez le supplice que Dieu vous inflige, mère dénaturée !

JULIA.

Tu ne sais pas ce que je souffre depuis vingt ans !... Dieu seul le sait !... je suis pâle... pâle de la pâleur de celui que j'ai enseveli... pâle de mon bonheur évanoui... mais aussi du doute qui me tue !

GHÉBEL.

Taisez-vous.

JULIA.

Aucune femme n'a connu ma torture, aucune mère ne l'a subie !... Si j'ai voulu vivre avec les morts, c'est que les vi-

vants m'effrayaient... si j'ai fermé mon cœur à Donato, c'est que je trouvais dans ses traits comme une ironie du sort, comme une raillerie de la destinée!

GHÉBEL.

Taisez-vous, taisez-vous!

JULIA.

Qu'a-t-il de son père?... rien : ni la voix, ni le geste, ni le maintien... rien : ni l'âme, ni le cœur, ni l'esprit!... Si on m'avait volé mon enfant?

GHÉBEL.

Madame...

JULIA.

C'est mon fils, cet homme... et je n'ai jamais pu lui donner ce nom sans frémir... j'ai des amours de mère infinies, des tendresses ineffables, et je n'ose le serrer dans mes bras... mes bras s'écartent d'eux-mêmes pour le repousser!... Si on m'avait volé mon enfant?

GHÉBEL.

Madame...

JULIA.

J'ai fait ce que j'ai pu pour l'aimer... — je l'aurais tant aimé, s'il me rappelait son père!...—Mais mon cœur retombait dans le vide, mon âme s'affaissait dans le doute... et alors... — comme un avertissement de Dieu! — un être mystérieux traversait ma pensée... être invisible, chimère bien aimée!... Oh! celui-là était doux et bon!... il avait l'âme et les traits de Scylla!... je l'appelais mon fils avec toutes les voix de mon cœur, et il m'appelait sa mère avec tous les cris de son âme!... (Prenant Ghébel par le bras.) Si on m'avait volé mon enfant?

GHÉBEL.

Vous me soupçonnez peut-être?

JULIA.

Non!... mais tu n'as pas toujours été près de son berceau... tu as pu, tu as dû t'éloigner... ne fût-ce qu'une minute, Ghébel, et le crime s'est accompli dans cette minute?

GHÉBEL.

Non.

JULIA, continuant,

Tu as trouvé un étranger à la place de l'enfant que je t'avais confié... tu n'as pas osé révéler ce malheur à sa mère... Cela se comprend, vois-tu... A ta place, j'aurais agi de même... mais, écoute-moi... ton silence serait plus qu'un crime aujourd'hui... Mon enfant est peut-être là, dans les fers... il va mourir... il mourrait quand je peux le sauver !.. Ah ! songe à cela !.. ne me charge pas de ce doute, ne m'accable pas de ce crime !... Voyons, voyons ?

GHÉBEL.

Donato est votre fils.

JULIA.

Ah ! ne mens pas !... je ne te maudirai pas, je te bénirai, au contraire... j'aimerai même Donato si tu veux... Il sera toujours riche, puissant, honoré... j'irai vivre dans un désert avec mon fils... Tu vois, tu peux tout me dire... je ne suis pas une marâtre, crois-le bien !... Voyons, Ghébel, voyons, la vérité, la vérité ?

GHÉBEL.

Donato est votre fils, Madame.

JULIA.

Regarde-moi en face, si tu veux que je te croie.

GHÉBEL.

C'est votre fils.

JULIA.

Tu n'oserais le jurer ?

GHÉBEL, étendant la main.

Je le jure.

JULIA, lui présentant une petite croix.

Sur cette croix ? (Avec joie.) Ah ! tu hésites ?

GHÉBEL, étendant la main sur la croix.

Je le jure ! (Mouvement de Julia.)

JULIA.

Tu es chrétienne, je te crois.

GHÉBEL, à part.

Je l'avais dit, j'ai été jusqu'au bout !

JULIA, à part.

Est-ce l'audace du crime, est-ce le calme de l'innocence ?... (Elle s'assied. — Pause.)

GHÉBEL, allant se mettre à ses pieds et lui prenant la main.

Votre main est brûlante, voyez. (Julia retire sa main.) C'est la fièvre de l'insomnie qui vous donne ces emportements et ces erreurs... Venez vous reposer, Madame... Vous m'avez crue capable d'un bien grand crime... est-ce mon dévouement à votre famille qui m'accuse ?... J'ai vécu pour vous, je mourrai pour vous... l'injustice n'altérera pas mon dévouement.

JULIA, comme se parlant.

Je l'aurais tant aimé, s'il me rappelait son père !

GHÉBEL.

Vous vous calomniez. — Quel sacrifice n'avez-vous pas fait pour lui ?... Vous avez renoncé au monde et repoussé les plus hautes alliances pour ne rien lui ravir de votre tendresse.

JULIA.

Ce n'était pas au fils que je me sacrifiais, c'était au père !

GHÉBEL.

Vous l'avez élevé avec l'âme attendrie d'une mère... homme, vous l'avez protégé... souffrant, au lit, presque dans la tombe, vous avez passé des nuits fiévreuses à son chevet, sombre, agitée, obstinée, combattant le mal par la sollicitude et le dévouement.

JULIA, se levant.

C'était la sœur de charité qui veillait, c'était la pitié qui priait, ce n'était pas la mère !

GHÉBEL.

Les mères ne se vantent pas de haïr leurs enfants, je ne vous crois pas.

JULIA.

Ses mains sont souillées de sang !

GHÉBEL.

Du sang ?... ah ! prenez garde, Madame... après avoir calomnié votre cœur, vous allez calomnier votre fils !...

JULIA, prenant Ghébel par la main.

Est-ce un crime d'avoir mis le feu à un couvent pour enlever une religieuse ?

GHÉBEL, à part.

Elle le sait !

JULIA.

Est-ce un crime d'avoir donné asile à un proscrit et d'avoir profité de son sommeil pour le livrer?

GHÉBEL, à part.

Elle le sait !

JULIA.

Est-ce un crime enfin que le meurtre de Thécla?... je sais tout... Martelli, l'un de ses compagnons de débauche m'a tout avoué en mourant !...

GHÉBEL.

Oh !

JULIA.

Et c'est mon fils, cet homme?... et tu as osé le jurer sur la croix?... mon fils? un Favelli? un Scylla?... Les Favelli sont généreux et fiers, il est insolent et cupide; les Favelli sont hautains et regardent leurs amis ou ennemis en face, lui, son sourire est faux, son cœur est bas, son regard fuit : cœur de lâche, regard de traître !

GHÉBEL.

Oh!

JULIA, avec ironie.

Il ressemble peut-être à son père... il ressemble peut-être à ce héros?... oui, comme le chacal ressemble au lion !

GHÉBEL, à part.

Le laisser insulter ainsi devant moi !

JULIA.

Comment vit-il?... il vit du jeu... où vit-il?... dans la débauche et l'orgie... quels sont ses amis?... des courtisanes éhontées et des hommes sans foi !... il traîne sa jeunesse dans tous les tripots, il jette son honneur à toutes les souillures !... toute abjection le tente, toute infamie l'appelle !

GHÉBEL, à part.

Et je me tais!

JULIA.

Il n'est grand que pour la honte. Il touche à tout : à l'orgie du vin comme à l'orgie de l'amour, au scandale comme au vice, au vice comme à la honte, à la honte comme au crime!

GHÉBEL.

Mon Dieu!

JULIA.

Et voilà le fils de Scylla?... et voilà l'enfant que j'aurais porté?... Arrière! arrière!... c'est l'audace de la bassesse!

GHÉBEL.

Mon Dieu!

JULIA.

C'est le meurtre, c'est le crime!

GHÉBEL.

Taisez-vous!

JULIA.

C'est le dégoût, c'est le mépris!

GHÉBEL.

Taisez-vous! taisez-vous!

JULIA.

Mais il a trafiqué de l'honneur de son père!

GHÉBEL, éclatant.

Ah! taisez-vous! je suis sa mère!

JULIA, avec un cri de joie.

Ah!... Tu l'avoues donc, enfin!

GHÉBEL, se reprenant.

Oui, sa mère!... ne l'ai-je pas nourri de mon lait?

JULIA.

Va-t'en!... va-t'en!

GHÉBEL.

Vous me rappellerez, Madame!...

JULIA.

Si tu m'as trompée, Ghébel, je laisse à Dieu le soin de te punir.

GHÉBEL, à part.

Je me suis trahie... Ce sera donc la ruine de Donato?... Non... moi vivante, il sera toujours duc de Scylla! (Elle sort.)

JULIA, seule.

Non, je ne doute plus, la mère a parlé malgré elle!... (Appelant.) Tomasso!. . C'était bien un cri de l'âme!... (Appelant de nouveau.) Tomasso! Tomasso! (Tomasso accourt.)

SCÈNE VI.

JULIA, TOMASSO.

JULIA, à Tomasso.

Où est le prisonnier?

TOMASSO.

Je l'ai fait conduire dans la salle basse. Il fait peine à voir en ce moment. On vient de lui apprendre la mort de Bravadura... Cette nouvelle l'a comme foudroyé.

JULIA.

Il faut sauver Ben-Leïl!

TOMASSO.

Mais...

JULIA.

Sauve l'héritier de ton maître!...

TOMASSO.

De mon maître?...

JULIA.

Et si son orgueil s'y refuse, dis-lui que c'est moi, moi sa mère qui le veut!... (Mouvement de Tomasso.) Je n'ai pas de secret pour toi, va! va!

TOMASSO.

Votre fils, Madame... Oh! je le sauverai, je le sauverai!

(Il sort.)

Digitized by Google

Deuxième tableau. — Le Châtiment.

Les jardins du château de Scylla. — Grande fête de nuit.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DONATO, LE VICE-ROI, GHÉBEL, INVITÉS.

LE VICE-ROI.

Une soirée féerique, monsieur le duc!

DONATO.

Monseigneur le vice-roi me confond!

LE VICE-ROI.

Mais, à propos... Sa Majesté, vous le savez, demande que votre déclaration soit publique.

DONATO.

Les preuves que j'ai fournies ne suffisent pas?

LE VICE-ROI.

Vous devez comprendre, duc, que le roi d'Espagne ne peut pas combler d'honneurs l'héritier d'un homme dont le nom sert encore de drapeau aux ennemis de l'Espagne; ce nom doit être réhabilité, aujourd'hui même, dans cette fête, devant tous.

DONATO.

Soit! (Le vice-roi s'éloigne.)

GHÉBEL, allant à Donato.

Que t'a dit le vice-roi?... Ah! réponds!... je t'ai tout révélé, j'ai droit à ta confiance.

DONATO.

Je ne pourrai éviter la déclaration qu'il exige.

GHÉBEL.

Gagne du temps, alors.

DONATO.

Non, j'aime mieux en finir. Mes précautions sont prises, d'ailleurs.

Digitized by Google

GHÉBEL.

Mais la comtesse peut parler.

DONATO.

Je lui fermerai la bouche d'un mot.

GHÉBEL.

Que veux-tu dire?

DONATO.

Que pourrait répondre la comtesse si un homme venait et lui disait : « Ce Ben-Leïl, que tu veux accueillir comme ton enfant, n'est pas plus le tien que celui de Scylla... c'est mon fils ! »

GHÉBEL.

Tu es sûr de cet homme?

DONATO.

Oui... sois tranquille, mon plan est bon.

GHÉBEL, à part.

J'aime mieux le mien... (Julia et Myrtha paraissent.) Les voici !

SCÈNE II.

LES MÊMES, JULIA, MYRTHA.

GHÉBEL.

Madame la comtesse a demandé à boire, je crois.

JULIA.

Oui, mon hydromel.

GHÉBEL.

Je vais le préparer moi-même. (A part.) Ce sera peut-être aussi la mort pour moi, mais ce sera le silence pour toutes deux. (Elle sort.)

SCÈNE III.

JULIA, MYRTHA, DONATO, LES INVITÉS.

MYRTHA.

Il est bien libre, n'est-ce pas?

JULIA.

Je l'ai conduit moi-même jusqu'au golfe avec Tomasso...

je l'ai embrassé avant son départ... Ah! ce baiser m'a dit bien plus que toutes les preuves du monde qu'il était mon fils; — mais tu ne dois plus penser à lui, Myrtha.

MYRTHA.

Il est bien libre, il ne court aucun danger, n'est-il pas vrai?

JULIA.

Aucun... Il est loin de Naples maintenant.

MYRTHA.

Dieu soit loué!

GHÉBEL, revenant.

Voici, Madame!

JULIA.

Donne! (Ghébel pose un plateau chargé d'un verre et d'un flacon sur la table. A part.) Dieu me jugera! (Julia, se verse à boire, mais au moment de porter le verre à ses lèvres, Donato et le vice-roi reviennent. Donato lui parle. Elle s'arrête.)

DONATO, à Julia.

Ma mère!

JULIA, posant le verre sur la table.

Sa mère!

GHÉBEL, à part.

Il arrive trop tôt.

DONATO.

Vous devez être témoin d'une déclaration solennelle que m'imposent le respect et l'amour que je dois à la mémoire de mon père.

LE VICE-ROI.

Nous vous écoutons, duc de Scylla, prince de Fiéramonte, grand d'Espagne.

JULIA.

Grand d'Espagne!

DONATO.

Oui, Madame. (Il se couvre.)

GHÉBEL, à part.

La mort n'est pas arrivée à temps.

DONATO, à tous.

Je viens publiquement effacer une tache de mon blason.

JULIA, à part.

Que dit-il ?

DONATO.

Je déclare ici et devant tous que le duc de Scylla, mon père, ne fut jamais un rebelle... qu'il ne contesta jamais les droits sacrés de l'Espagne... je déclare que s'il a un jour conspiré, ce n'est pas contre elle, mais pour elle.

JULIA, à part.

Mais c'est une profanation !

DONATO, continuant.

J'en ai la preuve, la voici. (Minuit commence à sonner.)

JULIA.

Minuit ! l'heure de ta mort, Scylla !

DONATO.

C'est une lettre de mon père, écrite peu d'instants avant sa mort au général de Sa Majesté Ferdinand le Catholique.

JULIA.

Comment, l'ombre de Scylla ne surgira donc pas pour répondre à cette infâme accusation !

DONATO, montrant la lettre.

Voici le cachet des Scylla !

JULIA.

Mais les morts sont donc sourds !

DONATO.

Je vais vous la lire, cette lettre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BEN-LEIL, dans le costume que Scylla portait au prologue, la visière de son casque baissée.

BEN-LEÏL.

Cette lettre est fausse ! (Mouvement général.)

GRÉBEL, levant la visière du casque.

Mais qui donc es-tu ?

TOUS.

Scylla !

JULIA.

C'est lui !

GHÉBEL.

Non, c'est Ben-Leïl !

JULIA, courant à Ben-Leïl.

Mon fils !

BEN-LEÏL.

Oui, je suis Ben-Leïl, mais je suis Scylla aussi. (Montrant Donato.) Cet homme est un faussaire et un lâche !... et je te soufflette avec ta propre infamie, bâtard ! (Il lui arrache la lettre et la lui jette au visage.)

DONATO.

Misérable !

JULIA.

Bien, bien, Scylla ! tu as vengé ton père !

DONATO.

Son père !

GHÉBEL.

Oh !

DONATO.

Je devais m'attendre à ce scandale, Messieurs !... Ghébel m'y avait préparé... Ma mère n'a plus sa raison.

JULIA.

Ah !

DONATO, montrant Ben-Leïl.

Votre fils, le fils de Scylla ?... Des preuves, Madame ?

GHÉBEL.

Oui, des preuves !.. Moi qui ai nourri Donato de mon lait, je puis dire plus haut que personne que cette femme ment... oui, elle ment... J'en appelle à Dieu... que Dieu juge et frappe celle qui a menti.

JULIA, à part.

Et pas une preuve... que les cris de mon cœur !

DONATO.

Vous vous taisez ?... eh bien ! je vais vous en donner une, moi... mais une preuve vivante du contraire !... Approche, Bravadura ! (Bravadura sort de la foule et s'avance.)

GHÉBEL, à part.

Bravadura!

SCÈNE V.

LES MÊMES, BRAVADURA.

DONATO.

Vous l'avez cru mort, n'est-ce pas?... c'est moi qui ai pris soin de sa vie. (Aux seigneurs.) Oui, Bravadura... et vous allez entendre la vérité par sa bouche.

JULIA, à Bravadura.

La vie de ton maître dépend de ce que tu vas dire. Quel est le nom de son père?

DONATO, bas à Bravadura.

Songe à nos conventions.

LE VICE-ROI.

Le nom de son père, le sais-tu?...

BRAVADURA, bas à Donato.

J'aurai ma grâce?

DONATO, bas.

Oui.

BRAVADURA, de même.

Et dix mille ducats?

DONATO, de même.

Vingt mille.

LE VICE-ROI.

La vérité!... la vérité!

BRAVADURA.

La vérité... c'est que cet homme est un coquin... oui, mon mignon, un fier coquin!

DONATO.

Oh!

BRAVADURA, au vice-roi.

Il m'a offert ma grâce, le drôle, et vingt mille ducats pour trahir mon maître! (A Donato.) Garde ton argent et reprends ta grâce, je n'en veux pas... (Au vice-roi.) Vous me demandez son nom... le nom de son père... c'est Scylla... l'homme qui l'a

volé, qui l'a élevé et qui l'a nourri, c'est moi!... voilà la chose.

DONATO.

Ah! j'étouffe! (Il tombe assis près de la table.)

BEN-LEÏL, serrant la main de Bravadura.

Bravadura!

BRAVADURA.

Capitaine!

GHÉBEL, s'élançant vers Donato qui vient de boire l'hydromel destiné à Julia.

Ah! (Elle lui arrache le verre des mains). Donato, regarde-moi!

DONATO, portant la main à son cœur.

Je souffre!

GHÉBEL.

Parle! réponds!

DONATO.

Je meurs! (Il veut se lever, mais il chancèle et tombe.)

GHÉBEL, se jetant sur lui.

Mon fils! mon fils!

JULIA.

Vous l'entendez, Monseigneur!

BEN-LEÏL.

Le fils de Scylla vous demande l'honneur de son père... le pirate Ben-Leïl... vous demande la mort.

MYRTHA, se jetant aux pieds du vice-roi.

Monseigneur, grâce pour lui, grâce!

LE VICE-ROI.

L'Espagne est grande, elle pardonne!.. duchesse de Scylla, relevez-vous.

GHÉBEL.

J'ai tué mon enfant!

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie

N.° d' invent: ~~347~~ - 31336

Digitized by Google